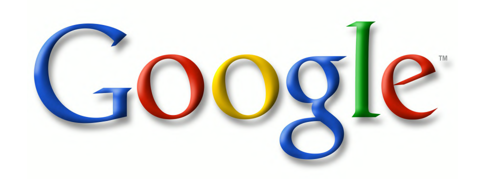
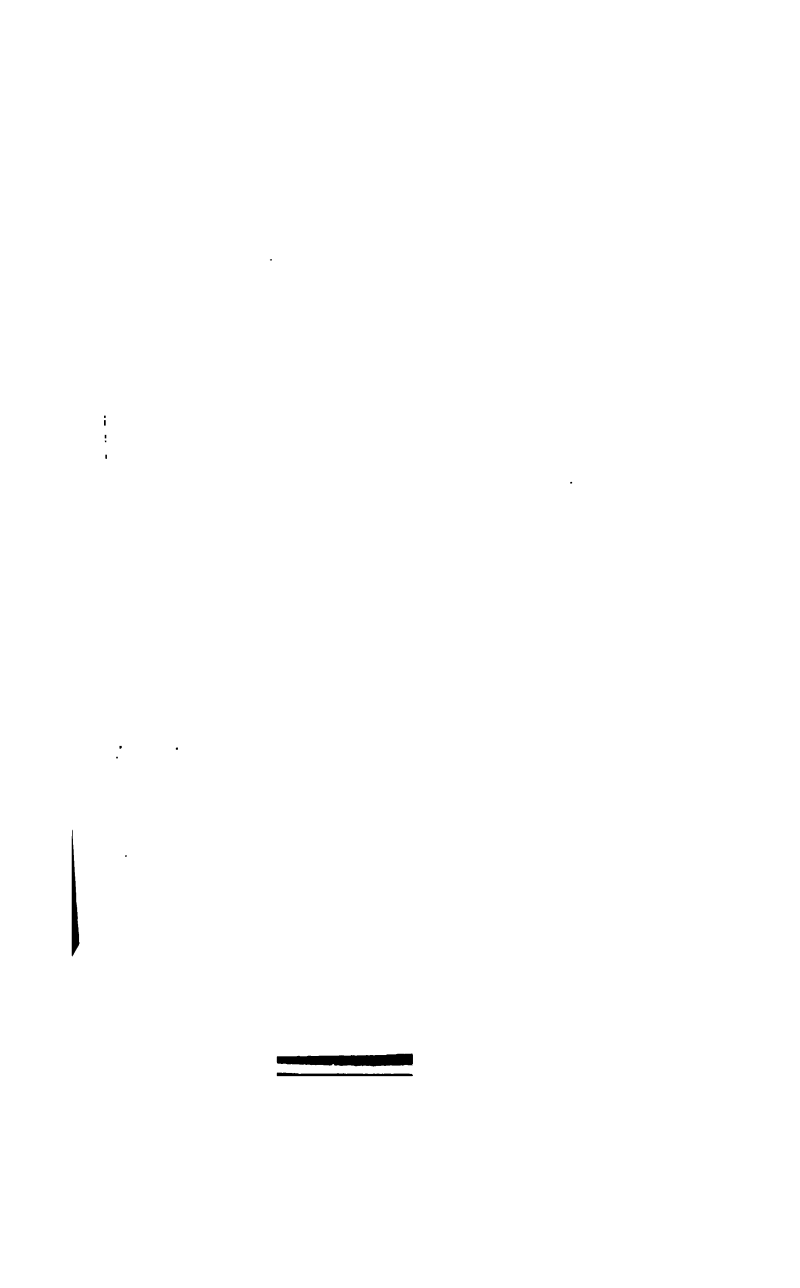








COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.



COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

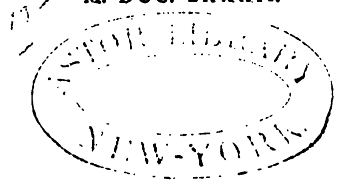


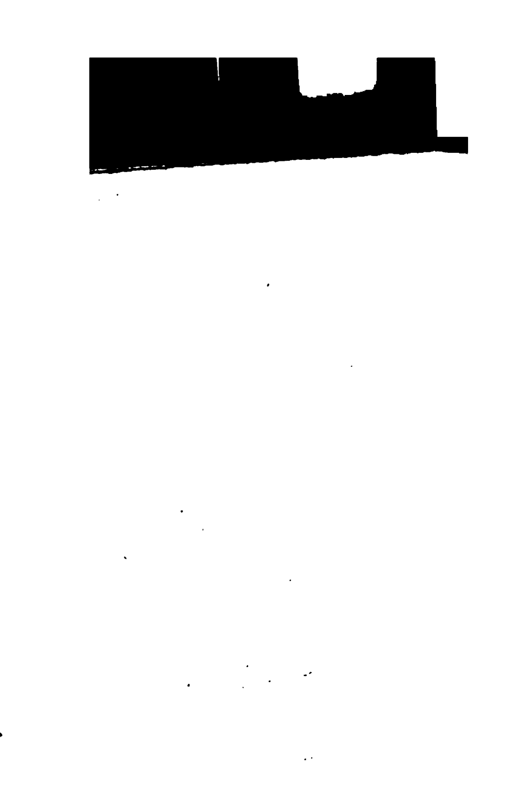
A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en surv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.



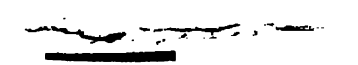


PENSÉES MORALES
DE DIVERS
AUTEURS CHINOIS,
RECUEILLIES
ET TRADUITES DU LATIN ET DU RUSSE

Pierre Charles

PAR M. LEVESQUE.





AU LECTEUR.

C'EST de nos jours ſeulement qu'on a penſé à faire de la morale une ſcience fondée ſur un petit nombre de principes inconteſtables dont les conſéquences, enchaînées les unes aux autres, fuſſent également démontrées.

Locke eſt, je crois, le premier qui ait indiqué ce plan aux amis de l'humanité. Et quel homme eût été plus capable que lui de le ſuivre ? mais il en fut malheureuſement détourné par ſes autres méditations.

Pour trouver les vrais principes de nos devoirs, & même de la poli-

tique, il faut les chercher dans les rapports qui lient le souverain au sujet, les citoyens à leurs concitoyens, les nations aux nations, l'homme à l'homme.

Mais si l'on peut refuser aux anciens l'éloge d'avoir fait, de la morale, une science proprement dite, on doit au moins admirer & méditer les belles maximes qu'ils nous ont transmises.

C'est en recueillant avec soin ces maximes détachées, qu'on pourra parvenir à fonder le vrai systême de la morale; comme c'est en rassemblant une longue série d'observations & d'expériences, qu'on

trouvera peut-être, après une suite de ſiecles, le véritable ſyſtême de la nature.

Ainſi l'objet de notre travail doit être de chercher dans les débris de l'antiquité les matériaux dont pourra ſe former un jour un corps complet de morale.

Ce n'étoit pas aſsez, pour ſuivre ce deſsein, d'avoir recueilli dans les livres des Chinois les principales maximes de Confucius : les autres philoſophes qui ſont leur gloire d'être comptés parmi ſes diſciples nous offroient encore après lui des richeſses. Nous avons relu avec attention tous ceux de leurs ouvrages

qui ont été traduits en latin, ou que le P. Duhalde nous a fait connoître.

Nous avons encore puisé dans une autre ſource. M. Léontief, ſecrétaire du college des affaires étrangeres de Ruſſie, a vécu parmi les Manjours, dont les ſouverains regnent aujourd'hui à la Chine. Il a étudié leur langue, & en a traduit des ouvrages de morale composés par des empereurs, des miniſtres, des mandarins. Nous avons extrait de ce recueil ce qui devoit entrer dans notre plan.

Nous indiquerons par des notes les différents ouvrages que nous

avons fait contribuer à former notre recueil.

La méthode que nous avons suivie dans notre traduction est la même que nous nous étions formée pour les pensées de Confucius : mais nous avons traduit littéralement les morceaux que nous a fournis M. Léontief, parceque lui-même les a traduits du manjour, qui, par la forme & la construction, se rapproche bien plus que le chinois des langues de l'Europe, & dans lequel on dit que les livres chinois sont fidèlement rendus (1).

(1) Il seroit à souhaiter, dit le P. Amiot, que quelques savants de l'Europe étudias-

On trouvera peut-être que nous avons recueilli un trop grand nombre de maximes qui ne s'adreſsent qu'aux chefs des nations & à leurs miniſtres : mais qu'on les médite, & l'on reconnoîtra qu'elles peuvent s'appliquer à l'homme privé. Le

---

ſent la langue des Mantchoux ; (c'eſt ainſi que nous appellons les Manjours.) Il n'eſt aucun bon livre chinois qui n'ait été traduit en cette langue par de ſavantes académies, & sous les auſpices des ſouverains. Ces verſions ont été encore revues par d'autres académies, dont les membres ſavoient parfaitement les deux langues. On sent combien de ſemblables traductions doivent être ſupérieures à celles qu'entreprennent

monarque doit choiſir ſes miniſtres ; & le particulier, ſes amis, ſes aſſociés, ſes agents, ſes conſeils : le prince eſt chargé du gouvernement d'un peuple ; & le particulier, de celui d'une famille.

Pluſieurs pensées que nous avons

---

des Européens d'après le chinois, qu'ils ne ſavent jamais qu'imparfaitement.

La langue des Mantchoux eſt dans la forme de nos langues : elle eſt claire, elle a ſa méthode & ſes regles ; on en a fait des dictionnaires complets ; &, avec de l'application, on pourroit, en moins de ſix ans, faire aſſez de progrès dans cette langue pour avoir l'intelligence de tous les livres

conſervées ſembleront communes & triviales. Nous aurions eu peut-être la foibleſse de les effacer, ſi elles nous appartenoient : nous aurions eu tort. Il s'agit bien d'examiner, en morale, ſi des pensées sont fines, ſaillantes, ingénieuſes ! Sont-elles vraies, sont-elles utiles ? il ſuffit. Elles sont nouvelles pour toi, Lecteur, ſi tu ne les a pas encore ſuivies.





PENSÉES MORALES
DE DIVERS
AUTEURS CHINOIS.

I. *

TRAITEZ les étrangers avec humanité, inſtruiſez vos voiſins, ſecondez les talents, donnez votre confiance aux gens de bien, & rompez tout commerce avec les hommes corrompus.

(*) Du Chou-King, ouvrage hiſtorique, compris dans les livres claſſiques du premier ordre.

II.

QU'UNE bonne action, même douteuse, ne reste jamais sans récompense.

III.

LOIN de mépriser le peuple, ayez pour lui de l'amour. Il est le fondement de l'état. Si ce fondement est solide, l'état ne sera point ébranlé.

IV.

QUAND le feu s'élance du sommet d'un volcan, il calcine indifféremment le vil caillou & la pierre précieuse. Un ministre sans vertu est encore plus destructeur que les feux des volcans.

V.

PROTÉGER les talents, animer la vertu, & récompenser la droiture

& la fidélité ; maintenir la paix des hommes honnêtes, relever le courage des foibles, calmer les dissentions & punir les crimes : voilà ce qui rend un état florissant.

VI.

QUI sait se choisir un maître est digne de régner. On est capable de tout quand on sait prendre des conseils : mais on est bien peu de chose, quand on croit se suffire à soi-même.

VII.

PENSEZ avant que d'agir ; & ne commencez rien sans avoir bien consulté les circonstances.

VIII.

ON étouffe les vertus qu'on a, quand on croit en avoir assez ; & l'on perd le fruit de ses bonnes ac-

tions, quand on les vante soi-même.

IX.

ON s'éclaire, en instruisant les autres. Celui qui s'applique à donner aux autres des préceptes fait lui-même des progrès dont il ne s'apperçoit pas d'abord.

X.

LE Ciel établit les rois pour gouverner les peuples & pour les instruire. Ils sont ici bas les ministres de la divinité. Elle les a placés sur la terre pour la gouverner avec douceur, pour effrayer le crime & protéger l'innocence.

XI.

LE mépris décourage les hommes & abat leur vertu.

XII.

LA premiere pensée d'un sag

monarque n'eſt pas de s'abandonner aux plaiſirs. Il s'inſtruit d'abord des travaux que ſupportent les laboureurs ; il ſe fait rendre compte des peines qu'ils ſe donnent pour ſemer & pour recueillir ; & quand il apprend enfin que de riches moiſſons ont couronné leurs eſpérances, c'eſt alors qu'il ſe livre au ſentiment de la douce joie.

XIII.

ON a murmuré contre vous, on a mal parlé de vous : que vous ſervira de vous irriter ? Uniſsez-vous plutôt à vos cenſeurs ; reprochez-vous à vous-même les fautes qu'on vous impute, & faites des efforts pour devenir plus vertueux.

XIV.

O LÉGISLATEURS ! vous que

la prudence & la ſageſse doivent diſtinguer du reſte des hommes, prenez garde aux peines que vous décernerez contre le crime. Vos loix, une fois promulguées, doivent être ſuivies. Il seroit dangereux de les laiſser ſans effet; il seroit atroce de les exécuter ſi elles sont inhumaines.

XV.

ON eſt curieux de voir un sage: on le voit; & on ne profite pas de ſes leçons.

XVI.

N'AYEZ ni averſion ni mépris pour les eſprits bornés: n'exigez pas qu'un homme ſoit parfait en tout.

XVII.

CELUI qui gouverne doit s'atta-

cher à ce qui durera long-temps après lui ; & celui qui parle, à ne dire que ce qui est nécessaire, & à le dire en peu de mots.

XVIII.

Vous qui présidez au gouvernement, qui êtes préposés à l'exécution des loix, n'êtes-vous pas à la place du Ciel, pour servir de pasteurs aux peuples ? Faites prudemment un choix de personnes qui méritent votre confiance : ne punissez pas légèrement, & réfléchissez long-temps avant de prononcer ; mais sur-tout ne cherchez pas des hommes éloquents pour juger les coupables, mais des hommes justes, doux & sinceres.

XIX.

Il n'est pas difficile de reprendre

dans les autres ce qu'ils ont de vicieux : la difficulté eſt de recevoir les avis & les réprimandes des autres, ſans les laiſser couler comme l'eau.

XX. *

UNE fois accoutumé à l'obéiſſance filiale, il eſt bien rare qu'on déſobéiſse au magiſtrat : & quand on reſpecte le magiſtrat, on ne trouble jamais l'état par des factions.

XXI.

AIMES-TU les sages & les hommes honnêtes ? reſpectes-tu tes

(*) Du Loun-You, ou Livre des ſentences, compris dans les livres claſſiques du second ordre. C'eſt dans cette ſource que nous avons puiſé le plus grand nombre des pensées de Confucius.

parents ? es-tu prêt à donner ton ſang pour ton prince & pour ta patrie ? ce n'eſt pas tout encore. Connois-tu les devoirs de l'amitié ? crains-tu de ne les pas obſerver ? es-tu vrai dans tes diſcours, de bonne foi dans tes actions ? va, tu peux n'avoir fait d'ailleurs aucune étude, je te trouve un très ſavant homme.

XXII. *

Le peuple, dans un temps de diſette, éprouve toutes les horreurs

(*) De Meng-Tſou, auteur d'un livre claſſique qui porte ſon nom. Il eſt mort âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois cents quarante-huit ans avant notre ere. Il eſt regardé comme le second philoſophe de la Chine. Sa poſtérité ſubſiſte encore, & jouit de grands privileges à la cour.

du besoin, & ne peut trouver aucun secours dans les palais des princes & des grands : mais j'y vois des chiens & des chevaux gras & bien nourris. Il semble qu'on les entretienne pour dévorer les hommes.

XXIII.

PRINCE, vous voulez choisir de bons ministres? Si vous entendez dire à vos courtisans, Cet homme a des talents & de la sagesse; ne vous hâtez pas de le croire. Si vos conseillers disent la même chose, doutez encore. Mais si les mêmes éloges sont répétés par le peuple, alors examinez cet homme & le mettez à l'épreuve. De même vous entendez dire à vos courtisans, Cet homme est incapable; défiez-vous de leur rapport. Vous l'enten-

dez dire à vos conſeillers; ne lui ôtez pas encore votre confiance. Enfin le peuple penſe de même : voilà le moment d'examiner ſi l'accuſation ne ſeroit pas fondée.

XXIV.

De la chaleur du ſang naît un courage machinal & désordonné. La véritable valeur eſt dirigée par la raiſon.

XXV.

Si vous doutez de la juſtice d'une action, il faut vous en abſtenir.

XXVI.

Un laboureur trouvoit que ſa ſemence s'élevoit trop lentement de terre, & la couvroit à peine d'une verdure naiſsante. Impatient, il veut corriger par ſon travail la pareſse de la nature : il ſe fatigue tout un



jour à tirer chaque tige l'une après l'autre, & s'applaudit le ſoir d'avoir donné à ſon champ une plus belle apparence. Mais il avoit rompu les racines. Il revient le lendemain, ne voit plus qu'une herbe rampante & deſséchée, & perd l'eſpérance de la moiſson. Vouloir jouir trop tôt, c'eſt reſsembler à ce ſtupide laboureur. Si vous voulez parvenir au bien, travaillez conſtamment, & ne vous fixez pas un terme.

XXVII.

ON aime la gloire, on craint la honte, & cependant on ne réſiſte pas au vice. C'eſt ſe loger au milieu d'un marais quand on craint l'humidité.

XXVIII.

COMME les perſonnes privées

n'ont que leurs propres intérêts à ménager, en elles la douleur eſt foibleſse. Mais l'empreinte de la triſteſse ſied bien ſur le front d'un homme d'état, qui, chargé des intérêts publics, ne peut ni ſoulager les ſouffrances du peuple, ni corriger les vices du monarque.

XXIX.

LES anciens sages, les perſonnages illuſtres dont les grandes qualités étonnerent autrefois l'univers, n'étoient cependant que des hommes. Ne suis-je pas un homme moi-même ? Ne puis-je pas les imiter, devenir leur égal ? Pourquoi regarder leur gloire d'un œil timide, lorſque je puis m'élever juſqu'à leurs vertus ?



XXX.

SI les vices du gouvernement entraînent le peuple vers le crime, c'eſt l'attirer bien cruellement dans les filets de la juſtice qui le punit.

XXXI.

ON réclame en vain l'égalité : il exiſte, il doit exiſter deux sortes d'hommes. Les uns fatiguent leur eſprit, & les autres leurs bras : ceux-ci ont beſoin d'être conduits, & les autres dirigent. Les premiers reçoivent des autres la ſubſiſtance, & les seconds la leur procurent. Tel eſt le fondement de la ſociété. Si perſonne n'éclairoit, ne conduiſoit le peuple, le genre humain différeroit peu de la brute.

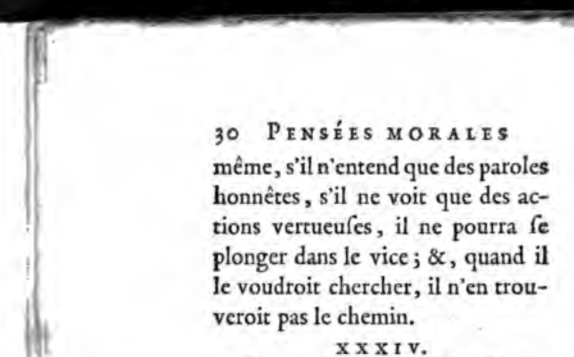
XXXII.

TOUT ſe fait dans la ſociété par

des échanges mutuels. L'agriculteur donne du blé au tisserand, & il en reçoit de la toile. L'architecte vous bâtit une maison, &, par le prix que vous accordez à ses travaux, il pourvoit à ses besoins, il soutient sa famille. Le sage, par son exemple & par ses leçons, communique aux autres la sagesse : lui envierez-vous les récompenses qu'il reçoit en échange ? Ce n'est pas qu'il vous demande un prix de sa vertu : mais ses bienfaits l'exigent de vous.

XXXIII.

Si vous ne mettez auprès de votre fils que des gens qui parlent bien, il est impossible qu'il contracte un mauvais langage ; car ce seroit apprendre, seul & sans secours, une langue étrangere. De



même, s'il n'entend que des paroles honnêtes, s'il ne voit que des actions vertueuſes, il ne pourra ſe plonger dans le vice; &, quand il le voudroit chercher, il n'en trouveroit pas le chemin.

XXXIV.

QUAND, dans toutes ſes actions, le prince ne conſultera pas la juſtice, ſes miniſtres, livrés au soin de le flatter, négligeront de faire obſerver les loix. Bientôt l'honneur, la vérité, la pudeur, fuiront loin de la cour. Les magiſtrats abandonneront leurs devoirs, les sujets ſe laiſseront conduire à leurs paſſions, les faux intérêts perſonnels seront ſeuls écoutés; & ſi l'empire ne tombe pas en ruine, il en faudra rendre graces à la fortune.

XXXV.

EN effet, les places sont-elles mal fortifiées, les ſoldats mal armés ? reſte-t-il des terres incultes ? l'état peut encore ſe ſoutenir. Mais il penche vers ſa ruine, ſi les chefs méconnoiſsent la juſtice & les loix; les ſubalternes, la diſcipline; & le peuple, les mœurs.

XXXVI.

L'ARTISTE qui veut faire un cercle parfait doit employer le compas. L'homme qui veut remplir parfaitement ſes devoirs doit étudier les leçons & les exemples des sages.

XXXVII.

LES mauvais princes sont punis par les horreurs de la crainte, & par les horreurs encore plus affreuſes de la haine qu'ils excitent. Ils ne trou-



vent pas même un aſyle dans le tombeau : la poſtérité pourſuit leur mémoire, & vingt ſiecles écoulés ne peuvent effacer leur opprobre.

XXXVIII.

AIMES-TU les autres ſans en obtenir du retour ? cherchent-ils à te réſiſter, quoique tu les conduiſes avec prudence ? manquent-ils pour toi d'égards, quand tu les traites avec honnêteté ? Examine-toi bien, & cherche quel vice ſecret nuit à tes vertus.

XXXIX.

L'AMOUR de ſes ſemblables eſt l'aſyle de l'homme ; & l'équité, le vrai chemin qui le conduit au bonheur. Quitter un aſyle sûr, abandonner le meilleur chemin, n'eſt-ce pas une folie digne de pitié ?

XL.

TU veux paroître honnête & modéré! Mais l'homme honnête ne mépriſe, n'inſulte perſonne: l'homme modéré, content de ce qu'il poſsede, ne fait de tort à perſonne.

XLI.

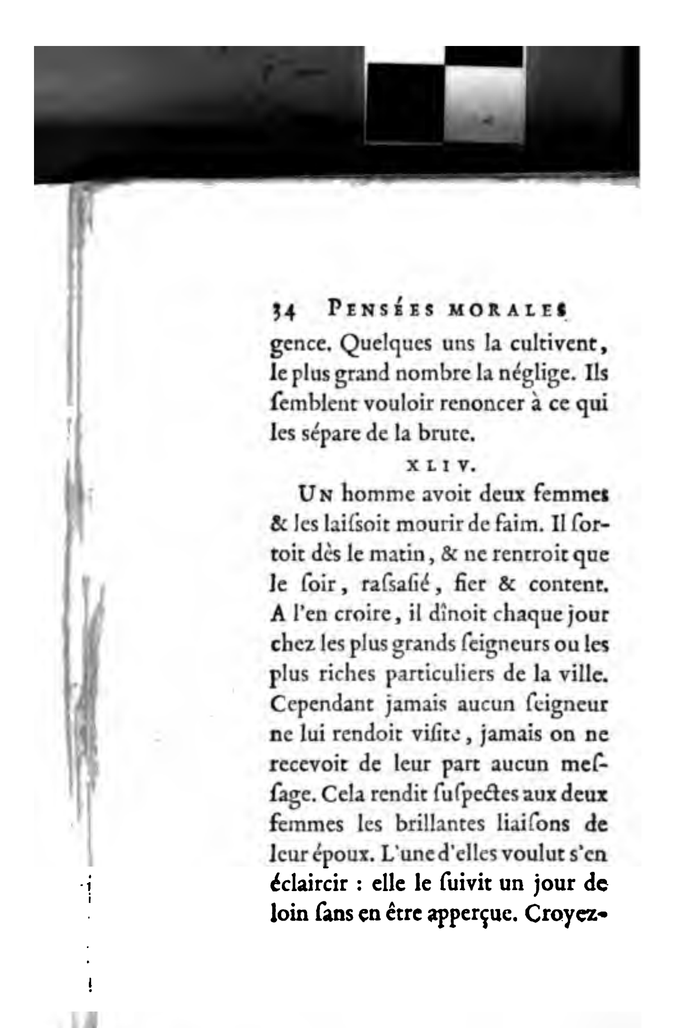
C'EST le vice de bien des hommes de vouloir s'ériger en maîtres des autres, lorſqu'eux-mêmes devroient long-temps encore ſe contenter d'être diſciples.

XLII.

TU aimes à publier les défauts d'autrui! puiſses-tu prévoir les chagrins que tu te prépares à toi-même!

XLIII.

L'HOMME n'eſt diſtingué des autres animaux que par l'intelli-



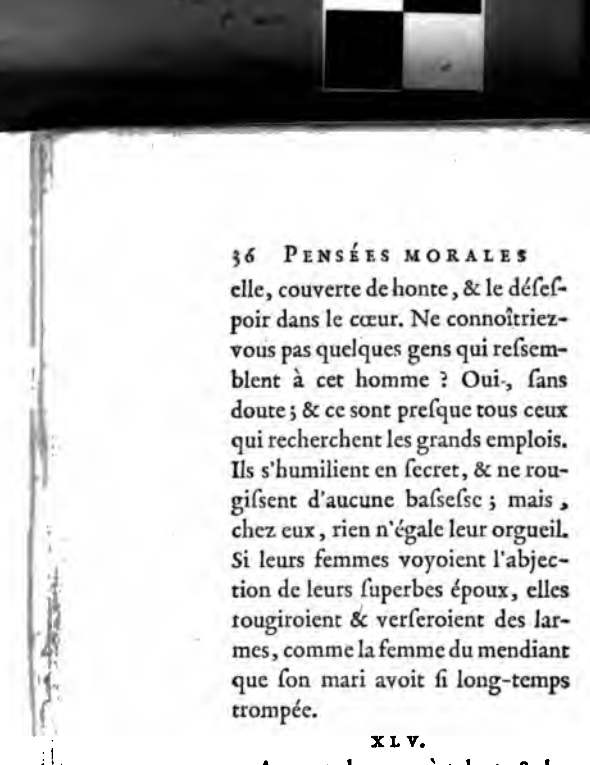
gence. Quelques uns la cultivent, le plus grand nombre la néglige. Ils ſemblent vouloir renoncer à ce qui les ſépare de la brute.

XLIV.

UN homme avoit deux femmes & les laiſſoit mourir de faim. Il ſortoit dès le matin, & ne rentroit que le ſoir, raſſaſié, fier & content. A l'en croire, il dînoit chaque jour chez les plus grands ſeigneurs ou les plus riches particuliers de la ville. Cependant jamais aucun ſeigneur ne lui rendoit viſite, jamais on ne recevoit de leur part aucun meſſage. Cela rendit ſuſpectes aux deux femmes les brillantes liaiſons de leur époux. L'une d'elles voulut s'en éclaircir : elle le ſuivit un jour de loin ſans en être apperçue. Croyez-

vous qu'elle le vit entrer dans quelque palais ? Point du tout. Il traverſe toute la ville ſans être abordé de perſonne, ſans que perſonne daigne lui parler ni même lui accorder un ſalut. Il gagne la campagne, entre enfin dans un cimetiere, & mange les reſtes d'un repas funebre (1). Il rentre dans la ville, mendie de porte en porte, reçoit & dévore les reſtes des tables & de la valetaille. La femme revient chez

(1) C'eſt un uſage chez une grande partie des peuples orientaux de faire, après les enterrements, un repas ſur les bords de la foſse. J'ai remarqué, en écrivant l'hiſtoire de Ruſſie, que les Ruſses, avant leur converſion au chriſtianiſme, pratiquoient cet uſage, parceque leurs mœurs, comme leur origine, étoient orientales.



elle, couverte de honte, & le déſeſpoir dans le cœur. Ne connoîtriez-vous pas quelques gens qui reſſemblent à cet homme ? Oui, ſans doute ; & ce sont preſque tous ceux qui recherchent les grands emplois. Ils s'humilient en ſecret, & ne rougiſsent d'aucune baſseſse ; mais, chez eux, rien n'égale leur orgueil. Si leurs femmes voyoient l'abjection de leurs ſuperbes époux, elles rougiroient & verſeroient des larmes, comme la femme du mendiant que ſon mari avoit ſi long-temps trompée.

XLV.

AIMER les gens à talents & les sages, & leur refuſer l'accueil qu'ils méritent ; c'eſt les inviter, & leur fermer en même temps la porte.

XLVI.

On ne peut, ſans quelque étude, apprendre le jeu le plus ſimple ; & l'on veut, ſans aucun travail, ſe former à la vertu !

XLVII.

L'HOMME doit ſe nourrir, ſans doute : mais il ne ſuffit pas qu'il nourriſse ſon corps; il doit ſe nourrir tout entier, & ſur-tout alimenter ſon intelligence, qui eſt la plus belle partie de lui-même.

XLVIII.

L'UN cultive ſon intelligence ; il va prendre ſa place entre les grands hommes : l'autre n'eſt occupé que de ſon corps ; il continuera de ramper avec le vulgaire.

XLIX.

Si les hommes cherchent la vertu,



ils sont sûrs de la trouver : mais ils aiment bien mieux chercher les richeſses & les honneurs, qui dépendent des autres, & que, peut-être, ils n'obtiendront jamais.

L.

L'HORREUR des mépris & de la pauvreté, l'amour des honneurs & des richeſses ; voilà ce qui aveugle les hommes. Telle une faim dévorante empêche de ſentir la mauvaiſe saveur des aliments.

O véritablement sage celui que les honneurs ni l'abjection ne peuvent détourner un inſtant du juſte & de l'honnête !

LI.

DANS la joûte de la vertu, ne prenez pas garde au commencement du combat ; attendez-en la fin. C'eſt

peu de commencer, il faut finir. Ainſi le mercénaire qui creuſe un puits, s'il s'arrête ſans trouver l'eau après avoir fouillé quelques toiſes, a perdu ſon temps & ſa peine. Autant vaudroit qu'il n'eût pas travaillé.

LII.

LE peuple craint les loix, mais il aimeroit les préceptes de la vertu. Les loix contraignent ; les préceptes de la vertu attirent.

LIII.

LA ſubſiſtauce doit s'acheter au prix du travail : mais le plus glorieux, le plus utile des travaux, n'eſt-ce pas l'exemple que donne le sage ?

LIV.

ON a donné trop d'éloges à cet

auſtere lettré qui refuſoit de manger un plat de riz, quand il ſoupçonnoit qu'il avoit été acquis injuſtement ; qui fuyoit d'une maiſon dont il méſeſtimoit le propriétaire. Mais il abandonnoit ſa mere ; mais il refuſoit tous les emplois, dédaignant de ſervir ſes concitoyens & ſa patrie : ſectateur des vertus ſtériles & minutieuſes, trop au-deſſous en effet des vertus utiles.

LV.

QUE ce jeune prince a de graces ! quelle nobleſſe ! comme il ſe diſtingue bien, par ſon extérieur, des autres enfants de ſon âge ! Eh ! que m'importe ? juſqu'à ce qu'il ſe diſtingue par ſes vertus, je ne vois en lui qu'un enfant & que le fils d'un homme.

LVI.

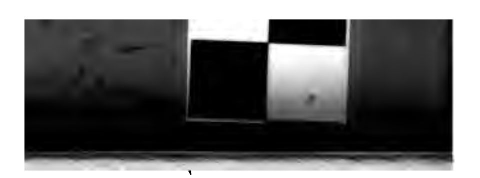
CE prince nourrit des sages : mais je vois qu'il nourrit auſſi des animaux. Il ne ſuffit pas de nourrir, de penſionner un sage : il faut le chérir, l'honorer, & ſur-tout mettre à profit ſes préceptes.

LVII.

J'AIME autant l'homme qui ne lit aucun livre, que celui qui croit tout ce qu'il trouve dans les livres.

LVIII.

LES grands hommes & les sages donnent, du fond de leurs tombeaux, de grandes & utiles leçons à la poſtérité. Ils ont ceſsé de vivre : mais leurs ouvrages & leurs exemples ne sont point ſujets à la mort, & ils seront encore les maîtres des ſiecles à venir.



LIX.

ÊTES-VOUS insulté ? rentrez en vous-même, examinez si vous n'avez pas mérité cet outrage. Vous êtes sûr de votre innocence? eh bien! dédaignez de vaines clameurs, comme vous feriez les aboiements d'un chien foible & hargneux. Confucius lui-même, & tous les grands hommes, ont eu leurs détracteurs : mais les cris impuissants de l'envie n'ôtent rien au sage de son repos ni de sa gloire.

LX.

COMBIEN d'hommes négligent leur champ, & s'arrogent une inspection sur celui de leur voisin!

LXI.

LA personne d'un grand vous en impose ; son regard vous fait baiss-

ser les yeux. Mais osez donc enfin le considérer. Est-il ce que vous voudriez être à sa place? Non. Pourquoi donc le respectez-vous?

LXII.

Le vrai moyen de conserver un cœur pur, c'est de prescrire des bornes à ses desirs. Alors, si l'on s'écarte quelque temps du sentier de la vertu, on y rentrera bientôt.

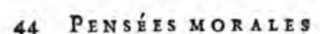
LXIII. *

On est rebuté du travail, quand il s'agit de parvenir à la vertu: mais qui voit-on renoncer aux biens de la fortune, parcequ'ils coûtent des peines à acquérir?

LXIV.

Ne dites jamais: Cette faute est

(*) Du Tchou-Hi, dans Duhalde, tome 2, p. 266.



légere ; je puis me la permettre ſans danger. Ne dites jamais : Cet acte de vertu eſt peu conſidérable ; il m'eſt bien permis de l'omettre.

LXV. *

QUAND le gouvernement eſt doux, le peuple craint la mort, parcequ'alors la vie eſt agréable. Quand la rigueur du gouvernement eſt exceſſive, on ceſſe de craindre la mort, parceque la vie eſt inſupportable.

LXVI.

LE magiſtrat déſintéreſſé ne fait que ſon devoir. Il ne le fait pas même encore : c'eſt peu de s'interdire

(*) Du recueil de Maximes, Réflexions & Exemples, traduit par le P. d'Hervieu, & inséré dans l'ouvrage de Duhalde, tome 3, p. 186.

le crime, quand on doit éviter jusqu'aux fautes.

LXVII.

L'HOMME en place se trompe, si, par un travail assidu de plusieurs années, il croit avoir acquis le droit d'être moins appliqué. A-t-il besoin de repos ? qu'il se retire.

LXVIII.

FAIRE du bien à ceux qui ne peuvent payer de retour, c'est amasser un trésor de vertu, qui n'en est pas moins riche pour être caché : c'est quelquefois préparer un riche héritage à ses enfants.

LXIX.

COMBIEN de fois on dissipe, pour un plaisir d'un instant, ce qui pourroit arracher à la mort des centaines d'infortunés !

LXX.

ON bâtit des palais pour loger un ſeul homme : ne vaudroit-il pas mieux conſtruire d'humbles édifices pour loger tant de malheureux qui n'ont pas où repoſer leur tête ?

LXXI.

VOUS êtes déja riche, & l'on ne vous voit occupé que du soin d'augmenter vos richeſses. Pour qui ? pour vos enfants ? Sachez que, peut-être, vous préparez leur perte. Pour l'homme vertueux, les grands biens sont plus incommodes qu'utiles, parcequ'ils partagent ſon attention ; mais l'homme ſans vertu ne trouve dans les richeſses que de nouveaux moyens de ſatisfaire ſes vices.

LXXII.

VOUS avez tort de mériter des réprimandes : vous avez un nouveau tort de ne ſavoir pas les ſupporter.

LXXIII.

CELUI qui promet légèrement eſt ſouvent obligé de manquer à ſa parole, & ſe rend indigne de toute confiance. Mais ſur-tout ne vous fiez jamais à l'homme qui dit le pour & le contre ſur une même affaire.

LXXIV.

IL eſt honteux de tromper ceux avec qui nous vivons : il eſt un crime plus odieux encore ; c'eſt de mentir à la poſtérité.

LXXV.

ON m'attribue une mauvaiſe in-



tention : eh ! que m'importe, ſi je ne l'ai point en effet ? On m'attribue une action condamnable : eh ! pourquoi m'affliger, ſi j'en suis innocent ? L'opinion des autres peut-elle me dépouiller de ma vertu ?

LXXVI.

DES voleurs entrerent dans un village, & ne laiſserent la vie qu'à deux hommes ; l'un étoit aveugle & l'autre paralytique. L'aveugle chargea le paralytique ſur ſes épaules, le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle, & tous deux gagnerent un aſyle. Ainſi les traverſes de la vie deviennent plus légeres, quand les hommes s'aident mutuellement.

LXXVII.

ACCORDER un bienfait, & en exiger enſuite du retour, c'eſt ré-

tracter le bien qu'on a fait & en perdre le mérite.

LXXVIII.

QUAND j'entends dire du mal d'autrui, dit un poëte, j'éprouve la même douleur que me causeroient des épines aiguës qui me perceroient le cœur : mais quand j'entends dire du bien de quelqu'un, je sens le même plaisir qu'exciteroit en moi l'odeur la plus suave des fleurs.

LXXIX.

VOUS ne prenez que ce qui vous est dû, & vous prétendez au beau titre d'homme désintéressé. C'est trop, sans doute : mais on ne peut vous refuser l'éloge de n'être pas un brigand.

LXXX.

UN pere de famille doit travailler



goût. Dans les grandes places, on desire la retraite; dans les grandes fêtes, le repos. Il n'est que la sagesse qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

LXXXIV.

DES gens se plaignent de ne pas trouver le repos. Ils le trouveroient aisément; mais leurs cœurs sont incapables de le goûter.

LXXXV.

D'AUTRES gémissent de n'avoir pas assez de biens : qu'ils gémissent plutôt de ne savoir pas se contenter du nécessaire.

LXXXVI.

LA vie de l'homme est un voyage : il en faut franchir le chemin, quel qu'il soit. Il est bien rare de le trouver égal. Mais, si d'abord il est

dangereux, étroit & difficile, on peut eſpérer qu'il deviendra dans la suite sûr, commode & ſpacieux.

LXXXVII.

UN bonze avoit fait une grande collection de bijoux précieux : il les montroit un jour à ſon confrere. Je vous remercie bien de vos tréſors, dit celui-ci après les avoir vus. Pourquoi me remercier ? reprit le poſseſseur ; je ne vous les donne vraiment pas. Je le sais, dit ſon compagnon ; mais je les regarde, & vous n'en faites pas un autre uſage : vous n'avez de plus que moi que la peine de les garder.

LXXXVIII.

EN paſsant d'une humble condition à des poſtes élevés, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus,

ni ſe reſsouvenir des injures.

LXXXIX.

VIEILLIR, être malade, & mou-
rir, voilà les plus grands maux de
vie. Les richeſses n'apportent poi
de remede à tout cela : mais, p
elles, ſouvent on vieillit plutôt, c
tombe plus ſouvent malade, & l'c
parvient plutôt à la mort.

XC.

CE qu'il faut pour ſe nourrir,
loger, ſe vêtir, eſt bien peu de choſ
On deſire le reſte pour ſe confo
mer au goût des autres, ou pour l
éblouir.

XCI.

IL eſt des gens qui reſsemble
à un poignard toujours en mouv
ment & prêt à bleſser. On les crain
mais ils ſe nuiſent à eux-mêmes e

core plus ſouvent qu'aux autres. Comme ils parlent au premier venu ſans ménagement, ſans réſerve, ils sont preſque toujours trahis. Ils ſe font des ennemis de ceux même qui les avoient obligés, & ont bientôt perdu tout ce qu'ils avoient à perdre.

XCII.

N'ÉCRIVEZ pas dans l'émotion de la colere. Un coup de langue eſt ſouvent plus dangereux qu'un coup de poignard : que sera-ce d'un coup de plume ?

XCIII.

PRINCES, faites du bien avec plaiſir, puniſsez à regret. Commencez par être bons, enſuite ſoyez juſtes; c'eſt une des principales maximes du gouvernement.

XCIV.

IL eſt une eſpece de gens bien dangereuſe & bien maligne : l'éloge des talents & de la vertu excite leur colere. Louez-vous quelqu'un devant eux ? vous les trouvez toujours prêts à vous contredire. Dorment-ils ? l'envie les réveille. S'ils peuvent rendre ſuſpect le bien que vous avez dit d'un autre ; s'ils peuvent le détruire dans l'eſprit de ceux qui vous écoutent ; ils éprouvent une joie atroce, & s'applaudiſsent eux-mêmes. Il leur manque une victoire encore plus flatteuſe pour leur mauvais cœur : c'eſt de vous faire rougir d'avoir été juſte.

XCV.

UN bon livre, un bon diſcours, peuvent faire du bien : mais un bon

exemple parle bien plus éloquemment au cœur.

XCVI.

QUAND je me préſente devant les portraits des grands hommes, diſoit un sage, ſi je me ſens coupable de quelque faute, je n'en éprouve pas moins de honte, que ſi je recevois en public une peine flétriſſante.

XCVII.

LE pouvoir de l'homme eſt bien borné, & ſes ſuccès sont toujours bien foibles. Jamais il ne réunira l'approbation générale, jamais il ne fera taire la voix de la critique, jamais il ne pourra ſe mettre au-deſſus de ſes propres reproches. Faites peu de fautes, diſoient les plus sages des anciens.

XCVIII.

ON vous propoſe des honneurs, du profit. Ne demandez pas ſi ces honneurs ſont grands, ſi ce profit eſt conſidérable, mais ſi la choſe eſt juſte.

XCIX.

CELUI qu'on aime n'a point de défauts: ſi l'on vient à le haïr, il n'a pas de vertus.

C.

JE reçois la viſite d'un homme conſidérable, & j'en tire vanité: pourquoi? reſte-t-il chez moi quelque choſe de ſes dignités, de ſes grandeurs, de ſes richeſses? Si je ſuis riche moi-même, je rougis de recevoir la viſite d'un homme du commun. Autre ridicule. Cet homme m'ôte-t-il quelque choſe de mon

bien-être ? me laiſse-t-il quelque choſe de ſon infortune ?

CI.

L'HOMME conſume ſa vie dans de vains projets. Il eſpere, il travaille, il s'agite pour le lendemain, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus enfin de lendemain pour lui.

CII.

PEU de gens périſsent par le poiſon, & cependant il fait horreur. Les délices de la volupté tuent des hommes ſans nombre, & perſonne ne les redoute.

CIII.

CEUX qui me louent me montrent le chemin que je dois ſuivre : ceux qui me blâment m'avertiſsent des dangers que je cours.

CIV.

JE lis pour la premiere fois un bon livre ; & j'y prends le même plaisir que si je faisois un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu ; c'est un ancien ami que je revois.

CV.

NE recherchez pas trop sévèrement les fautes de l'homme qui se distingue par de grands talents ou par de grandes vertus. Un diamant a-t-il quelques défauts ? il est encore bien plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas.

CVI.

UNE servante aime à faire des rapports, & sa maîtresse à les écouter : pour faire naître mille désordres, il ne faut plus qu'un mari crédule.

CVII.

L'EMPEREUR VEN-TI (1) fit un livre contre l'exiſtence d'une toile incombuſtible. Le livre étoit beau, les raiſonnements paroiſsoient ſans réplique, & Ven-Ti triomphoit. Malheureuſement on lui apporta dans la suite de la toile d'amiante : il la jetta au feu, elle ne brûla pas, & il brûla ſon livre. C'eſt ainſi qu'on eſt ſujet à ſe tromper, quand on veut

(1) Ven-Ti régnoit 178 ans avant notre ere. Les Chinois le comptent au nombre de leurs meilleurs ſouverains. Son gouvernement étoit juſte, ſa vie frugale, ſes vêtements modeſtes. Il renouvella l'uſage ſuivi par les anciens empereurs, de labourer la terre de leurs propres mains. C'eſt sou sſon regne que les Chinois commencerent à connoître la fabrique & l'uſage du papier.

CIV.

JE lis pour la premiere fois un bon livre ; & j'y prends le même plaisir que si je faisois un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu ; c'est un ancien ami que je revois.

CV.

NE recherchez pas trop sévèrement les fautes de l'homme qui se distingue par de grands talents ou par de grandes vertus. Un diamant a-t-il quelques défauts ? il est encore bien plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas.

CVI.

UNE servante aime à faire des rapports, & sa maîtresse à les écou- [illegible] pour faire naître mille désor- [illegible] mari cré- [illegible]

CVII.

L'EMPEREUR VEN-TI (1) fit un livre contre l'exiſtence d'une toile incombuſtible. Le livre étoit beau, les raiſonnements paroiſsoient ſans réplique, & Ven-Ti triomphoit. Malheureuſement on lui apporta dans la suite de la toile d'amiante : il la jetta au feu, elle ne brûla pas, & il brûla ſon livre. C'eſt ainſi qu'on eſt ſujet à ſe tromper, quand on veut

(1) Ven-Ti régnoit 178 ans avant notre ere. Les Chinois le comptent au nombre de leurs meilleurs ſouverains. Son gouvernement étoit juſte, ſa vie frugale, ſes vêtements modeſtes. Il renouvella l'uſage ſuivi par les anciens empereurs, de labourer la terre de leurs propres mains. C'eſt sous ſon regne que les Chinois commencerent à connoître la fabrique & l'uſage du papier.

faire de ce qu'on connoît la mesure de ce qui peut être.

CVIII.

LA plupart des plaisirs ne sont que des amusements frivoles : ils ont sur-tout un grand inconvénient ; c'est qu'on ne peut les goûter seul. Le jeu le plus simple exige au moins deux personnes : mais l'étude procure des plaisirs utiles dans la plus profonde solitude.

CIX.

UN homme chaussé proprement craint la moindre éclaboussure : il marche sur la pointe du pied, à peine touche-t-il la terre. N'a-t-il pu éviter enfin de gâter ses souliers ? il ne se ménage plus. Ainsi, quand on a contracté les premiers vices, on est

CX.

LE gouverneur d'une province, au lieu de s'enrichir dans sa place, s'étoit appauvri par ses bienfaits. On lui avoit nommé un successeur, & il retournoit dans sa patrie. Il trouve sur son chemin un pauvre lettré qui venoit de mourir, & dont le corps étoit abandonné. Il se dépouille de ses meilleurs habits pour l'en couvrir; il vend son cheval pour payer les obseques, & se contente d'acheter un bœuf pour continuer sa route. Deux jours après, il rencontre un pere de famille réduit à la derniere misere, & près de mourir de faim avec sa femme & ses enfants. Il vend son bœuf, & lui donne le prix qu'il en reçoit. On lui représenta qu'il poussoit trop loin la compassion.

Vous vous trompez, répon...
& mon cœur ne me trompe pa...
est utile que cèt homme vive p...
soutenir sa famille, & pour d...
des citoyens à l'état : il est fort i...
férent que je retourne chez ...
pied ou traîné par un bœuf.

CXI.

ATTENDONS que j'aie du ...
flu, & je soulagerai les pauv...
malheureux ! tu ne les so...
jamais.

CXII.

VOIS cet agneau qu'...
la boucherie : à chaqu...
proche de sa fin. Mort...
le même : chaque inst...
est un pas que tu fais ...

CXIII.

POINT d'épée pl...

[illegible]

[illegible] l'enfance, dès que [illegible] capable d'instruc- [illegible] ménager sa foiblesse, & [illegible] accommoder à sa rai- [illegible] Laissez à cette jeune [illegible] temps de s'épanouir, & ne [illegible] pas pour toujours, en [illegible] imprudemment dans [illegible]

CXIX.

[illegible] l'éducation des filles, [illegible] la honte de sa propre [illegible] & le malheur des maisons [illegible] lesquelles elles doivent entrer.

CXX.

[illegible] liens qui unissent le pere à [illegible] enfans, le frere à ses freres, les [illegible] les citoyens à [illegible] souverains

CXVI.

C'EST pour l'ivoire qu'on chaſse l'éléphant ; on ouvre l'huître, on lui donne la mort, pour en tirer des perles ; le langage du perroquet lui fait perdre la liberté : ainſi l'homme doit ſouvent ſa perte aux avantages dont il s'enorgueillit.

CXVII. *

LE devoir du pere eſt de corriger les défauts de ſes enfants : le penchant de la mere eſt de les excuſer. Le pere doit les corriger, mais ſans trop de rigueur : la mere doit compatir à leur foibleſse, mais ſans trop de complaiſance.

(*) D'un ouvrage moderne ſur les caracteres & les mœurs des Chinois, traduit par le P. Dentrecolles, & publié par Duhalde, tome 3, p. 131.

CXVIII.

INSTRUISEZ l'enſance, dès que ſon eſprit devient capable d'inſtruction : mais ménagez ſa foibleſse, & sachez vous accommoder à ſa raiſon naiſsante. Laiſsez à cette jeune fleur le temps de s'épanouir, & ne la flétriſsez pas pour toujours, en l'échauffant imprudemment dans votre ſein.

CXIX.

NÉGLIGER l'éducation des filles, c'eſt préparer la honte de ſa propre famille & le malheur des maiſons dans leſquelles elles doivent entrer.

CXX.

LES liens qui uniſsent le pere à ſes enfants, le frere à ſes freres, les amis à leurs amis, les citoyens à leurs concitoyens, les ſouverains

à leurs ſujets, ont été précédés des nœuds qui attachent l'époux à l'épouſe. Rien n'eſt plus ſacré que cette union; & du bon ordre qui y regne réſulte celui de toute la ſociété.

CXXI.

DES riches font bâtir de ſuperbes palais, entretiennent des troupes de farceurs, n'épargnent rien pour la table & pour le jeu; mais ils ont de pauvres parents, & regrettent la plus légere ſomme qui pourroit les arracher à la miſere. O riche non moins imprudent que cruel! peux-tu répondre d'être toujours heureux? Ces parents que tu dédaignes ne pourront-ils pas s'élever à leur tour? leurs enfants du moins ne trouveront-ils pas la fortune moins con-

traire ? tes fils n'auront-ils jamais recours à la poſtérité de ceux qui furent l'objet de tes mépris ?

CXXII.

VOUS rougiſsez de ce que vous avez fait, de ce que vous avez pensé dans l'ivreſse du vin : l'ivreſse des paſſions n'eſt pas moins dangereuſe.

CXXIII.

QU'ON entende dire du mal de quelqu'un, on le croit ; du bien, on en doute. Quand on s'accoutume à parler des défauts des autres, on ne fait plus d'attention à leurs vertus.

CXXIV.

SI, dans la pauvreté, on n'eſt point frappé de la pompe des riches, on ne sera pas, dans la fortune, enorgueilli de ſa propre grandeur. Si, dans la fortune, on ne détourne



point ſes regards du malheureux, on ne sera pas abattu par l'adverſité.

CXXV.

SE vaincre soi-même, c'eſt le moyen de n'être pas vaincu par les autres : ſe maîtriſer soi-même, c'eſt le moyen de n'avoir pas d'autres maîtres.

CXXVI.

TU regardes d'un œil d'envie les richeſses des autres ; mais ces vains deſirs ne t'enrichiront pas : ne vaudroit-il pas mieux fermer ton cœur à cette folle cupidité ? Tu nourris la volonté de nuire à ton ennemi ; mais cette impuiſsante volonté ne lui nuit pas : ne vaudroit-il pas mieux lui pardonner de bonne foi ?

CXXVII.

CELUI-LA jouit de la véritable

richeſse, qui sait meſurer ſa dépenſe à ſes revenus.

CXXVIII.

VOILA un homme qui ſemble m'eſtimer aſsez peu. Eh! peut-être n'ai-je rien qui mérite en effet ſon eſtime. Si j'étois un diamant, & qu'il me regardât comme de la boue, je ne diſputerois pas avec lui, & je le traiterois ſeulement de mauvais connoiſseur. Mais, ſi je n'étois en effet qu'une pierre commune, pourquoi voudrois-je paſser à ſes yeux pour un diamant? C'eſt à moi de m'examiner moi-même, & de me rendre juſtice.

CXXIX.

LA montagne engendre un volcan, & ce volcan la déchire; l'arbre produit le ver dans ſon ſein, & ce

ver ronge ſes entrailles : l'homme enfante mille projets, & ſes projets le dévorent.

CXXX.

L'INTRIGANT a quelquefois de grands ſuccès ; mais il eſt ſujet à de grands revers. L'homme droit & ſans ambition fait rarement une grande fortune ; mais il craint peu les grands déſaſtres.

CXXXI.

JE ne voudrois pas qu'on sût ce que je penſe. Eh bien ! ne le dites à perſonne. Je ne voudrois pas qu'on sût ce que je veux faire. Ne le faites donc pas.

CXXXII.

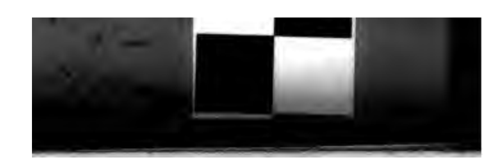
N'ENTRETENEZ pas de votre bonheur l'homme qui vient d'éprouver une diſgrace.

CXXXIII.

JE me plains que le cœur des autres eſt difficile à gouverner; & je ne ſens pas que le mien eſt plus difficile encore à conduire. Je gémis de ce que l'eſprit des autres n'eſt jamais tranquille; & je ne sens pas le trouble du mien. Mortel, applique-toi d'abord à te connoître : parle enſuite des défauts d'autrui.

CXXXIV.

ON cherche de bons remedes contre les maladies : il vaudroit mieux s'appliquer à conſerver ſa ſanté. On ſe fait des aſsociés pour ſe ſecourir & ſe défendre mutuellement : la réputation d'homme juſte & fidele seroit une garde plus sûre. On veut paſser pour riche & accrédité : il vaudroit mieux paſser pour droit &



ſincere. On tâche de ſurprendre l'eſtime des hommes : il seroit plus sage de la mériter. On ſe glorifie d'avoir de grandes terres & des bâtiments ſomptueux : il seroit bien plus glorieux d'avoir des mœurs.

CXXXV.

TROUVER à l'écart un tréſor dont on connoît le maître ; ſurprendre ſeule une belle femme dans un appartement éloigné ; entendre les cris de ſon ennemi mortel, qui va périr ſi on lui refuſe ſes ſecours : ô l'admirable pierre de touche !

CXXXVI.

CRAIGNEZ que celui dont vous faites l'éloge ne le démente un jour. C'eſt dans l'automne que le laboureur juge l'année : c'eſt dans l'arriere-ſaiſon de la vie que l'on peut juger l'homme.

CXXXVII.

Le débiteur ſe plaint de la dureté de ſon créancier. Prête-t-il à ſon tour ? il devient lui-même un créancier encore plus rigoureux.

CXXXVIII.

C'est avec un vil minéral (1) qu'on donne l'éclat au diamant : l'inſulte d'un méchant peut vous aider à perfectionner vos vertus.

CXXXIX.

L'homme qui eſtime trop les richeſses & les honneurs, fût-il un sage, ne ſe défendra pas long-temps de la corruption du ſiecle.

---

(1) L'émeril, ſorte de mine de fer, mais de toutes la plus réfractaire & la plus ſtérile en métal. On s'en ſert pour donner le poli au cryſtal & aux pierres précieuſes.

CXL.

TU voudrois que ta réputation brillât comme l'or le plus pur : tu ne devras cet éclat qu'au feu des tribulations.

CXLI.

UN jeune homme ſortoit pour la premiere fois de la maiſon paternelle ; il vit ſur la place un pourceau : « Voilà, dit-il, un rat d'une « grandeur bien extraordinaire ! »

Le jeune homme à qui vous n'aurez fait voir que des livres ne sera pas ſujet à de moindres bévues.

CXLII.

JE suis maître de ne point donner de priſe à la médiſance, mais non d'empêcher les médiſants de

empêcher les chiens d'aboyer après moi ?

CXLIII.

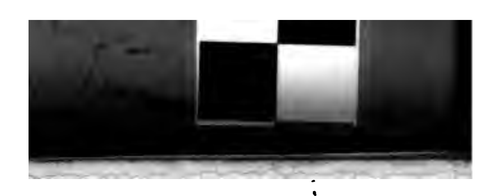
DANS le voyage de la vie, ne cherchez pas les chemins détournés, qui vous conduiroient peut-être au précipice. Suivez la grande route : le terme eſt au bout.

CXLIV.

LES enfants qu'on force à nous étonner par leur eſprit reſsemblent ſouvent à ces plantes dont les fleurs sont doubles, & qui ne donnent pas de fruit.

CXLV.

TOUTE la vie ſe paſse dans la crainte. On craint un pere, une mere, un maître, le prince, les loix, les imtempéries des ſaiſons, & les revers de la fortune.



CXLVI.

AVANT d'entamer un procès, ſongez à tout ce que la partie adverſe ne manquera pas de dire contre vous ; & vous jetterez vos papiers au feu.

CXLVII.

LE ſecret eſt l'ame des grandes entrepriſes. Un ancien écrivoit ſur la cendre la minute de ſes projets. Il ſouffloit ; il n'en reſtoit plus aucune trace.

CXLVIII.

QUE les maximes du peuple s'échappent de vos oreilles avec la même vîteſse que l'oiſeau qui fend les airs.

CXLIX.

CET homme eſt de mon ſentiment, même avant de m'avoir en-

tendu : il craint que je ne m'en apperçoive pas, il s'empreſse à me le témoigner. C'eſt un complaiſant dangereux ; je dois le fuir.

CL.

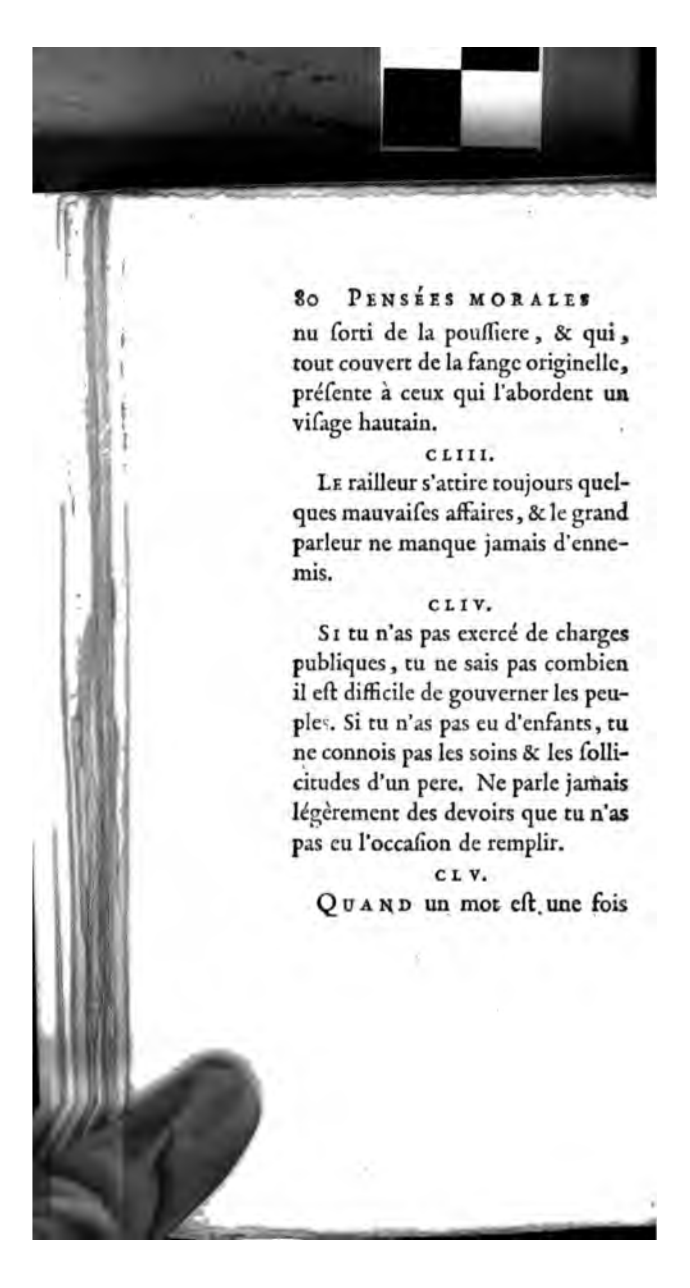
PROPOSER des queſtions difficiles au milieu des ris, des feſtins & des parties de plaiſir ; chercher à faire briller ſon eſprit ou ſon érudition, au lieu de ſe livrer à la joie commune : c'eſt ſe rendre inſupportable, & donner une mauvaiſe idée de ſa politeſse.

CLI.

CACHER les défauts des autres & publier leurs vertus, c'eſt le caractere de l'homme honnête, c'eſt le moyen de ſe faire aimer.

CLII.

LA fierté révolte dans un parve-



nu ſorti de la pouſſiere, & qui, tout couvert de la fange originelle, préſente à ceux qui l'abordent un viſage hautain.

CLIII.

Le railleur s'attire toujours quelques mauvaiſes affaires, & le grand parleur ne manque jamais d'ennemis.

CLIV.

Si tu n'as pas exercé de charges publiques, tu ne sais pas combien il eſt difficile de gouverner les peuples. Si tu n'as pas eu d'enfants, tu ne connois pas les soins & les ſollicitudes d'un pere. Ne parle jamais légèrement des devoirs que tu n'as pas eu l'occaſion de remplir.

CLV.

Quand un mot eſt une fois

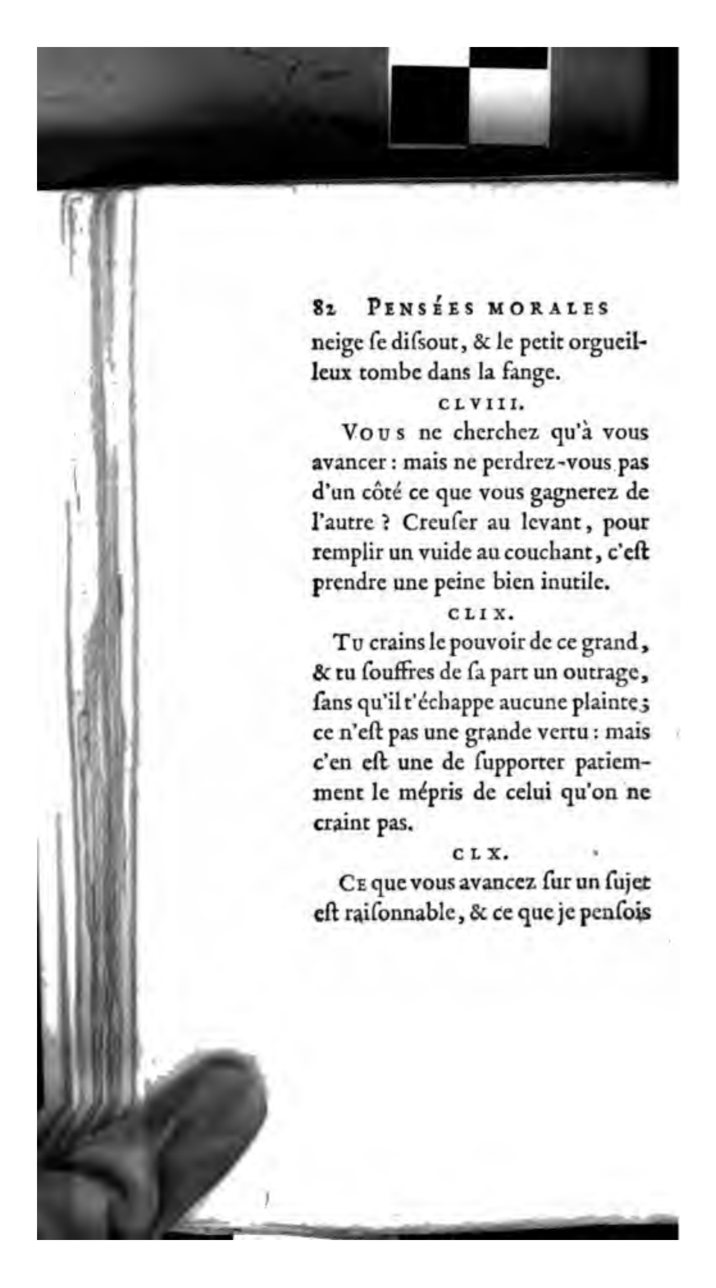
échappé, un char attelé de quatre chevaux ne pourroit l'atteindre. Sache donc veiller ſur tes paroles.

CLVI.

SAVOIR égayer la converſation par des plaiſanteries innocentes, c'eſt un talent qui vaut ſon prix. Mais on paſse trop ſouvent de l'enjouement à la plaiſanterie, de la plaiſanterie à la raillerie, de la raillerie à la ſatire; & ces jeux d'eſprit finiſsent par des haines irréconciliables.

CLVII.

FIER de ton rang, gonflé de ta ſcience, tu regardes les autres avec mépris. Tu reſsembles à cet enfant qui, fièrement aſſis ſur un monceau de neige, s'applaudit de ſon élévation. Le ſoleil darde ſes rayons, la



neige ſe diſsout, & le petit orgueilleux tombe dans la fange.

CLVIII.

VOUS ne cherchez qu'à vous avancer : mais ne perdrez-vous pas d'un côté ce que vous gagnerez de l'autre ? Creuſer au levant, pour remplir un vuide au couchant, c'eſt prendre une peine bien inutile.

CLIX.

TU crains le pouvoir de ce grand, & tu ſouffres de ſa part un outrage, ſans qu'il t'échappe aucune plainte ; ce n'eſt pas une grande vertu : mais c'en eſt une de ſupporter patiemment le mépris de celui qu'on ne craint pas.

CLX.

CE que vous avancez ſur un ſujet eſt raiſonnable, & ce que je penſois

ne l'eſt pas ; je vous cede. Ce que je penſe eſt juſte, & ce que vous ſoutenez ne l'eſt pas ; je me tais.

CLXI.

RÉPRIMER avec une douce ſévérité les fautes de ſa famille, c'eſt le moyen d'y maintenir la paix. Diſſimuler les fautes de ſes voiſins, c'eſt le moyen de vivre avec eux en bonne intelligence.

CLXII.

L'EAU trop claire eſt ſans poiſſons : l'homme trop clairvoyant eſt ſans ſociété.

CLXIII.

IL n'appartient qu'au génie élevé de ſavoir employer utilement les ames baſſes : il faut avoir beaucoup de vertu, pour ſavoir vivre avec les gens qui en ont peu.



CLXIV.

N'EXIGEZ pas des perſonnes avancées en âge des complaiſances qui puiſsent les fatiguer; ni des gens ſans fortune, des ſervices qui exigent quelque dépenſe.

CLXV.

LA raiſon doit préſider à toutes les affaires : mais, quoique vous ayez raiſon, ſi l'on vous diſpute votre droit, & qu'il ne s'agiſse que d'un foible intérêt, cédez. Si la choſe eſt importante, cherchez de ſages arbitres.

Mais ſi, content d'avóir le bon droit, vous voulez l'emporter de hauteur; les gens groſſiers ne seront point inſtruits, les opiniâtres ne ſe rendront pas, les fourbes trameront de nouvelles ruſes, vous ceſserez

d'avoir raiſon vous-même, & d'une bonne cauſe vous en aurez fait une mauvaiſe.

CLXVI.

SOUVENT un pied de terre diſputé coûte dix arpents en frais de procédure.

CLXVII.

CE riche paſse les jours entiers dans une molle indolence : ſans appétit, il ſe fait ſervir un repas ſplendide : long-temps avant l'hiver il raſsemble les plus précieuſes fourrures : une foule de valets l'environne, attentive au moindre ſigne de ſes volontés : ſes appartements sont délicieux : veut-il ſe montrer en public ; il eſt porté ſur un riche palanquin ou dans une barque ſuperbement ornée : il n'a pas le temps



de former des desirs ; il trouve autour de lui tout ce qui peut flatter les sens. Que lui manque-t-il ? l'estime publique.

CLXVIII.

LE pauvre ne peut faire ordinairement ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal. Mais si le riche veut faire du bien, le bonheur qui naît autour de lui s'étend & se propage : s'il se livre au vice, il va consommer le malheur d'une foule d'infortunés. De grands biens ou de grands maux accompagnent toujours les richesses.

CLXIX.

UN léger secours, donné à propos & dans un besoin extrême, vaut mieux que cent bienfaits mal distribués.

CLXX.

LE grand homme, né pour réparer les malheurs de ſon ſiecle, n'a qu'un cœur pour l'exécution : mais il sait en réunir dix mille autres, & ſe les aſsocier.

CLXXI.

LA vertu qui ne sait que jeûner, & qu'accompagner le jeûne de longues prieres, eſt une vertu de bonze. Secourir l'infortune, protéger l'innocence, éclairer & guider l'aveugle humanité, telle eſt la vertu qui rend l'homme utile à ſes ſemblables.

CLXXII.

IL n'eſt perſonne qui ne cherche à ſe rendre heureux : mais parviendra-t-on au bonheur par tous les mouvements qu'on ſe donne? Ce-



lui qui sait se contenter est bientôt satisfait.

CLXXIII.

CET homme qui remplit une des premieres magistratures, a, dit-on, de la probité. Mais s'il n'a pas détourné de grands maux & procuré de grands biens, en quoi differe-t-il d'un mauvais magistrat ?

CLXXIV.

J'ATTENDS, dites-vous, pour me livrer à cette affaire, que j'aie assez de temps à moi. Et quand l'aurez-vous ce temps ? On a du temps pour tout, quand on sait le bien ménager.

CLXXV.

AUX premieres chaleurs, ne serrez pas vos habits d'hiver : aux premieres caresses de la fortune, gar-

dez-vous de tourner le dos à vos anciens amis.

CLXXVI.

L'INDIGENCE & l'obſcurité produiſent la vigilance & l'économie ; & de ces vertus naiſsent les richeſses & les honneurs : les honneurs & les richeſses enfantent le luxe & l'orgueil : l'orgueil & le luxe sont accompagnés du vice & de l'oiſiveté, qui ramenent bientôt la miſere.

CLXXVII.

LE riche n'a jamais tort. Il eſt invité à un repas : s'y rend-il de trop bonne heure ; le maître de la maiſon quitte toutes ſes affaires, lui montre un viſage épanoui, & lui rend grace de ſon empreſsement : ſe fait-il attendre ; on ne lui laiſse pas le temps de s'excuſer ; on s'écrie que

ses grandes affaires l'ont, sans doute, retenu. Il n'en est pas de méme du pauvre : arrive-t-il trop tôt ; on le laisse attendre, personne ne vient le recevoir, les valets eux-mêmes ne lui cachent pas qu'il est importun : vient-il trop tard ; c'est à qui l'accablera de reproches ; on ne lui pardonnera pas d'avoir fait différer un moment le dîner.

CLXXVIII.

NE découvrez-vous pas de défauts en vous-même : examinez-vous plus sévèrement encore ; persuadez-vous bien que quelques vices cachés ont échappé à vos recherches. C'est le moyen de croître en vertus, & d'éviter bien des fautes.

CLXXIX.

LES défauts des autres vous

frappent : faites encore plus d'attention à leurs bonnes qualités. C'eſt ainſi que vous ménagerez l'amitié; c'eſt ainſi que vous préviendrez la haine.

CLXXX.

ASSISTEZ le pauvre, mais ne vous informez pas des cauſes de ſon indigence. Vous découvririez, peut-être, qu'il y eſt tombé par quelques fautes qui diminueroient votre pitié.

CLXXXI.

ADMIREZ-VOUS une bonne action : interdiſez-vous d'en ſcruter les motifs ; il vous viendroit peut-être des ſoupçons qui vous rendroient moins ardent à l'imiter.

CLXXXII.

CET homme eſt chargé de mes

bienfaits, & je ne trouve en lui qu'un ingrat. Belle occaſion d'exercer ma vertu ! Je ſouffrirai, ſans doute, de ſon ingratitude ; mais je n'aurai pas même la pensée de l'en punir.

CLXXXIII.

UN fourbe me tend un piege dont je sais me garantir. Je ris de ſa mauvaiſe volonté : je n'en tirerai pas d'autre vengeance.

CLXXXIV.

VOUS avez à traiter avec des ſupérieurs : je ne crains pas que vous leur manquiez de reſpect ; mais craignez vous-même de vous avilir. Des pauvres vous demandent une grace ; &, s'il eſt en votre pouvoir, vous l'accorderez ſans

bienfait, craignez de manquer au reſpect que vous devez à l'infortune.

CLXXXV.

NE ſatisfaites jamais vos deſirs juſqu'à la ſatiété : vous vous ménagerez ainſi des plaiſirs nouveaux.

CLXXXVI.

RENDEZ-VOUS un ſervice ? laiſſez prévoir que vous vous réſervez encore d'en rendre d'autres à l'avenir : vous serez bien sûr d'obtenir de la reconnoiſsance.

CLXXXVII.

N'OPPOSEZ au fourbe que de la droiture : vous allez voir ſes ruſes retomber ſur lui-même.

CLXXXVIII.

SOYEZ modeſte ; on ne ſe fera pas une peine de vous accorder de

l'eſtime : mais ſi vous cherchez vous-même par vos diſcours à perſuader les autres de votre mérite, c'eſt aſsez pour qu'ils s'obſtinent à en douter.

CLXXXIX.

VOTRE voiſin eſt plongé dans la triſteſse ; cachez-lui bien vos plaiſirs : s'il entend la joie retentir dans votre maiſon, il croira que vous inſultez à ſa douleur.

CXC.

COMBATTEZ-VOUS les défauts de quelqu'un ? ne soyez pas trop ſévere : car vous le rendriez indocile. Si vous l'exhortez à la vertu, ne lui propoſez d'abord rien de trop difficile : ce seroit le rebuter & perdre le fruit de vos leçons.

CXCI.

VOUS méditez une affaire. Vous

eſt-elle avantageuſe ſans nuire à perſonne ? entreprenez-la. Y a-t-il neuf parts à votre profit, contre une au déſavantage de quelqu'un ? prenez du temps pour y bien penſer. Le mal que d'autres en ſouffriroient égale-t-il le bien que vous pourriez en recueillir ? gardez-vous bien de ſuivre votre projet. N'y trouvez-vous votre avantage qu'en faiſant aux autres un plus grand tort ? ayez horreur de votre deſsein. Mais s'il peut être utile aux autres & ne faire de tort qu'à vous ſeul, vous l'exécuterez, ſi vous avez une grande ame.

CXCII.

LES sages qui, par leurs écrits, ſe propoſent de corriger les hommes, operent rarement le bien qu'ils eſpéroient. Mais qu'ils ne ſe rebutent

pas : c'eſt au temps à faire mûrir les fruits qui seront dus à leurs inſtructions.

CXCIII.

RIEN n'eſt plus capable de nous conſoler dans nos diſgraces, que de réfléchir ſur la ſituation de tant d'infortunés qui ſouffrent encore plus que nous.

CXCIV.

JE puis réfuter la médiſance : mais ne sera-t-il pas encore plus sage de ſupporter le médiſant ? Je puis démaſquer le calomniateur & le confondre : mais ne vaut-il pas mieux encore changer ſon cœur ?

CXCV.

BEAUCOUP réfléchir & parler peu, c'eſt le ſecret de beaucoup apprendre.

CCXCVI *

L'EMPEREUR Ven-Van-Dieou recevoit avec bonté les conseils des hommes éclairés; il écoutoit un bon avis de la bouche même d'un paysan : il se couvrit de gloire. Un sol fertile prodigue des semences nourricieres : un bon souverain multiplie le nombre des sages.

CCXCVII

LA foudre détruit ce qu'elle frappe; un poids énorme écrase ce qu'il presse : mais la puissance ca-

(*) Des Conseils du mandarin Gia-Chan à l'empereur Ven-di, 170 ans avant notre ere. Ce morceau & les suivants sont littéralement traduits de la version russe faite par M. Léontief, d'après la langue des Manjours, que nous appellons Mantchoux.

pricieuse d'un tyran est plus terrible que la foudre, & plus pesante que des millions de quintaux.

CXCVIII.

SOUVENT la puissance la plus redoutée touche au moment de sa ruine. L'empereur Chi-Hoang-Ti avoit la force du lion & la férocité du tigre; mais la colere du Ciel poursuivit la postérité de ce prince injuste. Il fit bâtir jusqu'à trois cents maisons de plaisance; rien n'égaloit la magnificence de son palais, ni la beauté de ses jardins : il n'est pas resté à sa postérité une cabane couverte de chaume.

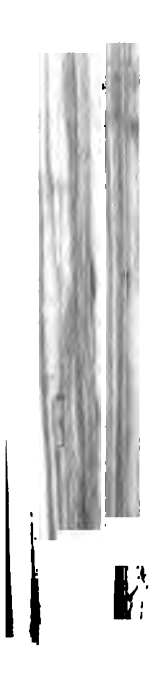
On travailla dix ans entiers à construire son tombeau. Des mil-

orgueil. La terre fut profondément fouillée ; l'or, le jaſpe, le vernis, les perles, les pierres précieuſes, furent employés à l'ornement de cet édifice ; une vaſte promenade, un bois épais l'entouroient. Tant de magnificence fut prodigué pour ſon cadavre, & les corps de ſes deſcendants ne furent pas couverts d'un grain de sable.

CXCIX. *

A PRÉSENT des ſervantes vont au marché vêtues avec la même richeſse qu'affectoient autrefois les reines dans les jours de fête. Chez de ſimples marchands, les murs sont tapiſsés des mêmes étoffes qui au-

(*) Des Conſeils du mandarin Gaï ou Kia-Y à l'empereur Ven-Ti, 170 ans avant notre ere.



trefois auroient vêtu les rois, & l'on voit des comédiennes & des chanteuſes uſurper les parures des princeſses. Cependant, pour ſatisfaire à tant de luxe, on endure le froid & la faim; on ſouffre, on ſe livre à la rapine, au brigandage: & la profuſion générale entraînera la ruine de l'état.

CC.

Il eſt des loix pour les enfants & pour les peres, pour les ſubalternes & pour les chefs, pour le peuple & pour les ſouverains. Mais ces loix, portées par des hommes, partagent le sort de toutes les œuvres humaines, elles ne sont pas inaltérables: ſi l'on néglige de les réparer & de les ſoutenir, elles tombent & périſsent.

CCI.

LE bonheur de l'état est fondé sur le respect du souverain pour les loix, sur son attention à les observer, & sur l'éducation des héritiers de l'empire. C'est d'un seul homme, dit le Chou-King, que dépend l'espoir d'un peuple entier. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'état, est donc de préparer de bonne heure un jeune prince à ses devoirs (1).

(1) Je crois pouvoir me permettre ici une note un peu longue, pour faire connoître l'éducation que recevoient à la Chine les fils des souverains.

Dès l'enfance du jeune prince, on plaçoit auprès de lui trois grands mandarins. Le premier avoit inspection sur sa santé; le second lui enseignoit les éléments de la



CCII.

La loi punit les fautes ; le bon ordre les prévient : les récompenses

---

morale, & le troisieme ceux des sciences. Chacun d'eux avoit un aide, & jamais ils ne quittoient leur éleve. Ils se faisoient encore seconder par des especes de précepteurs choisis parmi les hommes les plus instruits de la nation. Quand ils conduisoient le prince au temple, ils le faisoient descendre de voiture & marcher à pied devant le palais de l'empereur & devant les monuments consacrés à la mémoire des anciens souverains.

Lorsqu'il étoit entré dans l'âge viril, il fréquentoit les grands colleges où l'on enseignoit les sciences & les rites, qui font une si grande partie de l'éducation chinoise.

On remplaçoit ensuite, auprès de sa personne, les gouverneurs & les maîtres par quatre hommes d'un rang encore plus éminent. L'emploi du premier étoit d'écrire

excitent les hommes vertueux ; les peines en imposent aux méchants. Les bons souverains n'eurent pas

---

les actions du prince, & il avoit toujours avec lui de l'encre, un pinceau, & du papier ; le second devoit l'avertir s'il manquoit en quelque chose à la politesse & aux convenances ; le troisieme étoit chargé de lui inspirer des pensées honnêtes & utiles ; & le dernier le reprenoit publiquement, en frappant sur une espece de tambour quand il faisoit quelque faute.

Le prince avoit encore auprès de lui des aveugles & un musicien. Les aveugles lui apprenoient à chanter des cantiques moraux, & les musiciens à les accompagner du son de quelque instrument. Enfin les grands de l'empire lui donnoient chaque jour de sages conseils, & lui rapportoient ce que le peuple disoit de lui.

N'étoit-il pas à craindre que l'ennui de tant de formalités ne rendît la vertu odieuse au jeune prince ?

d'autre ſecret. Par l'inſtruction & le bon ordre, ils inſpiroient inſenſiblement au peuple de bonnes mœurs : car le bon ordre coupe la racine du mal avant qu'il ait eu le temps de s'élever, & l'inſtruction affermit & nourrit les racines du bien.

CCIII.

LE prince ne ſauroit écouter les conſeils avec trop de circonſpection. Il peut, en les ſuivant, il peut, en les rejettant, faire le bien ou le mal de ſes ſujets. Mais le bien & le mal ne peuvent reſter dans un état de repos : ils prennent inſenſiblement de l'accroiſſement & des forces ; & ce n'eſt pas un ſeul jour que doit durer le malheur ou la proſpérité d'une nation.

CCVI. *

LE peuple, sous les bons souverains, ne souffre ni le froid ni la faim. Ce n'est pas que ces monarques habillent ou nourrissent la nation : c'est que, par de bonnes loix, ils encouragent & protegent le cultivateur.

CCVII.

QUAND la misere du peuple est extrême, il devient semblable aux oiseaux de proie & aux bêtes féroces. Les murs des villes ne lui op-

---

narque, alloit recevoir son arrêt : lui-même se mettoit à genoux, & se donnoit la mort. On lui disoit au nom du prince : « Je t'ai toujours respecté : toi-même as « causé ta perte. »

(*) D'un Avis du docteur Tcho-Tsoi à l'empereur Ven-Ti, 170 ans avant notre ere.



ſoient portés d'eux-mêmes à le reſpecter. Si ce ſujet révéré manque à ſes devoirs, s'il ſe rend criminel, le monarque peut le dépouiller, ſans doute, de ſes emplois, & le priver même de la vie : mais qu'il ne le livre pas à l'opprobre; car il riſqueroit d'inſpirer au peuple du mépris pour ceux qui lui commandent. L'honneur ſe conſerve par l'honneur ; & quiconque eſt retenu dans l'abjection, ne ſervira qu'avec baſſeſse (1).

(1) Les anciens ſouverains de la Chine avoient un grand soin de ménager l'honneur de ceux qu'ils avoient élevés aux premiers emplois de l'état. Un grand qui avoit mérité la mort n'étoit ni enchaîné, ni empriſonné, ni ſoumis à des tortures. Lui-même, appellé par le juge au nom du mo-

CCVI. *

Le peuple, sous les bons souverains, ne souffre ni le froid ni la faim. Ce n'est pas que ces monarques habillent ou nourrissent la nation : c'est que, par de bonnes loix, ils encouragent & protegent le cultivateur.

CCVII.

Quand la misere du peuple est extrême, il devient semblable aux oiseaux de proie & aux bêtes féroces. Les murs des villes ne lui op-

narque, alloit recevoir son arrêt : lui-même se mettoit à genoux, & se donnoit la mort. On lui disoit au nom du prince : « Je t'ai toujours respecté : toi-même as « causé ta perte. »

(*) D'un Avis du docteur Tcho-Tsoi à l'empereur Ven-Ti, 170 ans avant notre ere.



poſent plus que de foibles barrieres, les foſsés les plus profonds sont con-tre lui de vains obſtacles, & la terreur des loix ne lui en impoſe plus; l'hor-reur même des ſupplices ne ſauroit l'effrayer, parcequ'ils sont encore moins cruels que les maux qu'il en-dure. Le froid, la faim entraînent l'homme à tous les crimes, & ne lui laiſsent plus rien voir qu'il puiſse redouter. La nature elle-même, cette mere commune, ne peut alors retenir ſon fils : comment le prince retiendroit-il ſon ſujet ?

CCVIII.

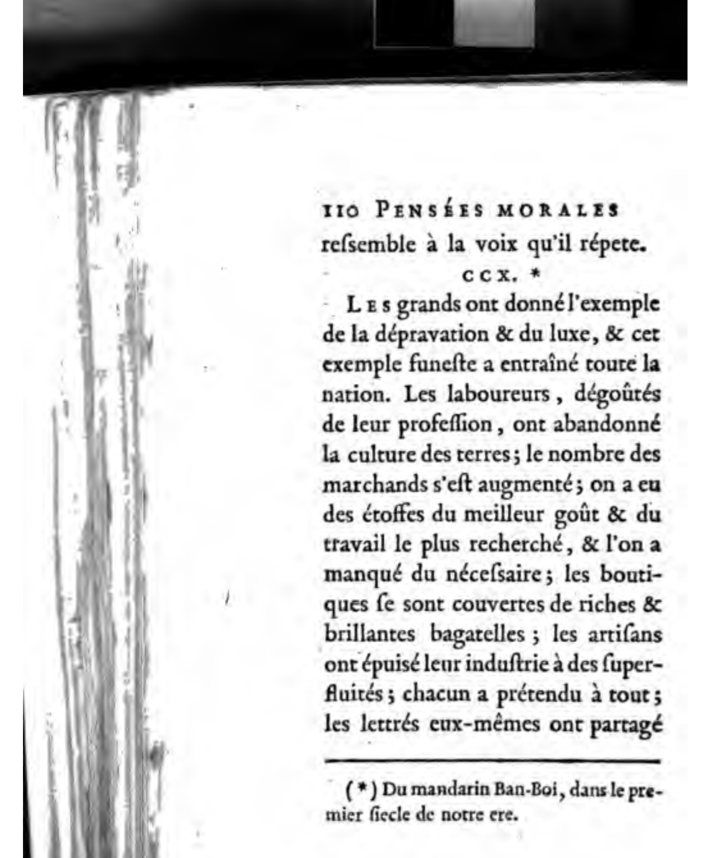
L'OR, l'argent, les perles & les pierres précieuſes, ne peuvent nourrir l'homme, ni le garantir du froid. Ils ſont la parure des monar-ques; on peut les cacher dans ſon

ſein, les porter au-delà des mers, les échanger contre des objets de premiere néceſſité. Mais s'ils procurent aux hommes ces foibles avantages, ne leur cauſent-ils pas les plus grands maux ? ils font prévariquer les grands, les rendent des ſerviteurs infideles, de farouches oppreſseurs, & les plus cruels ennemis de la nation. O monarque prudent ! préfere-leur ces ſemences nourricieres que la terre n'accorde au cultivateur qu'au prix de ſes travaux aſſidus.

CCIX. *

Ce n'eſt que sous de ſages ſouverains qu'on trouve des miniſtres vertueux : car il faut bien que l'écho

(*) Du diſcours du mandarin Ban-Boa à l'empereur Siven-Ti, 73 ans avant notre ere.



ressemble à la voix qu'il répete.

CCX. *

LES grands ont donné l'exemple de la dépravation & du luxe, & cet exemple funeste a entraîné toute la nation. Les laboureurs, dégoûtés de leur profession, ont abandonné la culture des terres; le nombre des marchands s'est augmenté; on a eu des étoffes du meilleur goût & du travail le plus recherché, & l'on a manqué du nécessaire; les boutiques se sont couvertes de riches & brillantes bagatelles; les artisans ont épuisé leur industrie à des superfluités; chacun a prétendu à tout; les lettrés eux-mêmes ont partagé

(*) Du mandarin Ban-Boi, dans le premier siecle de notre ere.

la dépravation générale, & les brigands enrichis ſe sont vus reſpectés. L'infortuné vit aujourd'hui familièrement avec ſon égal ; demain il sera obligé de le ſervir. Le malheur s'eſt emparé de toutes les conditions, parceque toutes ſe sont livrées à la diſſipation & à la cupidité.

CCXI. *

Il importe bien moins d'enrichir une nation que de la nourrir. C'eſt la ſubſiſtance qu'il lui faut, & non pas une abondance de belle monnoie. Changez, ſi vous le pouvez, le sable des campagnes en l'or le plus pur : mais l'or ne ſe change pas en aliments ; il n'arrache pas à

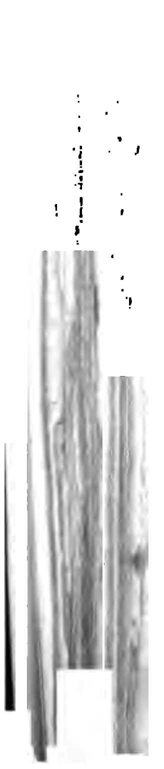
(*) Du mandarin Lou-Toub, dans le second ſiecle de notre ere.

la mort le malheureux affamé. Le peuple peut à jamais se soutenir sans argent ; mais, sans les fruits de la terre, il ne peut vivre un seul jour.

CCXII. *

ON dit que les bons empereurs n'aimoient pas le plaisir. Ils l'aimoient sans doute, puisqu'ils se sont procuré la plus douce de toutes les

(*) De l'empereur Tai-Tsoum ou Tai-Tsou, vers l'année 627 de notre ere. Il étoit fils de Chin-Yao-Ti, fondateur de la dynastie de Tam, dont tous les princes se sont accordés à modérer les tributs, & à tempérer la rigueur des supplices. Chin-Yao-Ti, neuf ans avant sa mort, résigna l'empire à son fils Tai-Tsoum, prince accompli, qui s'est accusé lui-même d'avoir fait bien des fautes, mais à qui l'histoire n'en reproche aucune. Il aimoit à recevoir des conseils ; il donnoit à sa nation l'exem-



voluptés ; celle de faire le bonheur des peuples. Ils en ont joui pendant une longue vie ; ils l'ont laissée à leurs successeurs comme un héritage. Ce sont les mauvais princes qui n'ont pas aimé véritablement le plaisir, eux qui ont empoisonné leurs jours par l'inquiétude & la crainte, eux qui ont abrégé leur vie, eux qui

---

ple de la tempérance & de la frugalité. Il fonda dans son palais une académie, & il eut la satisfaction d'y voir jusqu'à huit mille éleves, entre lesquels on comptoit les fils de plusieurs souverains étrangers. Il eut successivement deux épouses, qui auroient pu tenir un rang distingué parmi les lettrés. Faisant un jour un voyage sur mer : « Voyez, dit-il à ses courtisans ; l'eau sou-« tient le navire & peut le submerger. Je « compare le peuple aux eaux de la mer, « & le monarque est le navire. »

n'ont laiſsé que des peines & des travaux à leurs héritiers.

CCXIII.

DANS le peu de loiſir que me laiſsent les soins du gouvernement, j'aime à me promener dans l'antiquité : j'étudie l'hiſtoire, je me tranſporte dans les temps des anciens ſouverains, & je me plais à découvrir les ſources de leurs infortunes & de leur proſpérité. Je vois que ceux qui sont tombés avoient eux-mêmes préparé leur chûte : je vois qu'ils furent malheureux parce-qu'ils ne ſavoient ni ſe connoître, ni recevoir des conſeils. Princes, vous avez été conſtamment heureux quand vous avez choiſi des mi-

mes incapables ou méchants ? vous en avez été punis par le malheur.

CCXIV.

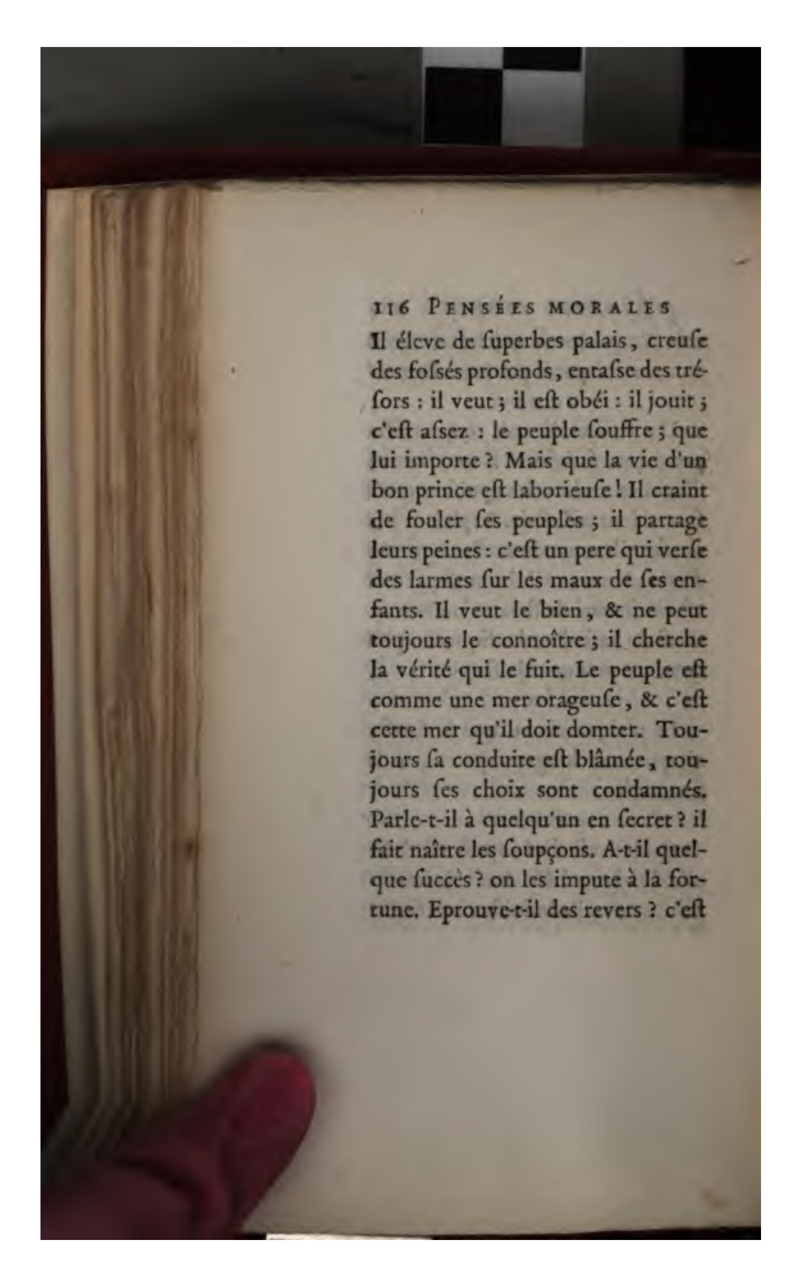
Un ſouverain voit toujours ſes penchants ſatisfaits. Il veut bâtir ; d'habiles architectes épuiſent en ſa faveur leur induſtrie. Se plaît-il à la chaſse ? il trouve d'excellents tireurs d'arc. Aime-t-il la muſique ? il eſt environné de ſavants muſiciens. C'eſt un vaſe dont les liqueurs qu'il contient prennent la forme.

CCXV.

Je n'ai jamais vu que la fineſse ait pu tenir long-temps contre la ſincérité.

CCXVI.

Qu'il eſt aisé, qu'il eſt difficile de régner ! Un mauvais ſouverain trouve l'adminiſtration facile.



Il éleve de ſuperbes palais, creuſe des foſsés profonds, entaſse des tréſors : il veut ; il eſt obéi : il jouit ; c'eſt aſsez : le peuple ſouffre ; que lui importe ? Mais que la vie d'un bon prince eſt laborieuſe ! Il craint de fouler ſes peuples ; il partage leurs peines : c'eſt un pere qui verſe des larmes ſur les maux de ſes enfants. Il veut le bien, & ne peut toujours le connoître ; il cherche la vérité qui le fuit. Le peuple eſt comme une mer orageuſe, & c'eſt cette mer qu'il doit domter. Toujours ſa conduite eſt blâmée, toujours ſes choix sont condamnés. Parle-t-il à quelqu'un en ſecret ? il fait naître les ſoupçons. A-t-il quelque ſuccès ? on les impute à la fortune. Eprouve-t-il des revers ? c'eſt

lui ſeul qu'on accuſe. S'il eſt sévere, on le dit inhumain ; & s'il eſt clément, il ne sait pas faire reſpecter les loix. Rend-il le peuple heureux ? les courtiſans le plaignent : fait-il du bien aux grands ? le peuple murmure. Voilà donc cette condition ſi enviée des princes ! Voilà donc ce bonheur dont ils jouiſsent !

CCXVII. *

C'EST du peuple que dépend le ſalut de l'empire. Prince, qui ne crains pas d'épuiſer le peuple pour t'enrichir toi-même, tu reſsembles à un homme qui couperoit ſa chair

(*) Les maximes ſuivantes du même empereur Tai-Tſoum sont tirées de la Table chronologique de la monarchie chinoiſe par le P. Couplet, imprimée à la suite du *Confucius, ſive Scientia ſinenſis.*

en morceaux pour ſe nourrir : il rempliroit ſon eſtomac ; mais le corps périroit bientôt.

CCXVIII.

IL eſt quelque choſe de bien plus précieux pour un monarque, que les plus riches tréſors : ce sont les ſages avis de ſes ſerviteurs fideles qui l'éclairent ſur les beſoins de l'état.

CCXIX.

LES sujets sont les armes du prince. Si les sujets lui manquent, à quoi lui ſerviront les plus riches arſenaux ?

CCXX.

UNE longue proſpérité enfante la négligence & l'orgueil.

CCXXI.

sont les regards de ſes sujets, qui tous sont tournés ſur lui ſeul.

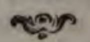
CCXXII.

Le roi n'a qu'un cœur, & ce cœur eſt à la fois attaqué par des milliers d'ennemis : les uns cherchent à le ſurprendre par l'appât de la gloire des armes ; d'autres par les délices de la volupté : ceux-ci emploient contre lui la flatterie ; & ceux-là les raiſonnements perfides & captieux, la ruſe, le menſonge : il compte autant d'ennemis qu'il ſe trouve d'hommes amoureux des honneurs & de la fortune. Monarques infortunés ! ſi vous êtes un inſtant ſans défenſe, ſi vous vous abandonnez un inſtant aux douceurs du ſommeil, comment ne serez-vous pas vaincus ?

CCXXIII. *

Ce qui importe le plus au ſouverain, c'eſt de trouver un miniſtre ſincere : & au miniſtre, de pouvoir, ſans déplaire, faire entendre au prince la vérité. Mais les rois ont l'oreille délicate ; une vérité peu agréable la bleſſe, &, au lieu de ſerviteurs fideles, ils ne trouvent que des flatteurs.

(*) De l'empereur Té-Tſoum, vers l'année 780 de notre ere. L'hiſtoire ne parle pas de ce prince avec eſtime : ce n'eſt pas qu'il fût méchant, il vouloit même le bien ; mais il étoit foible, & s'abandonnoit à ſes flatteurs.



DISCOURS MORAUX DE L'EMPEREUR YOUNG-TCHING.



AVIS.

Nous avons cru devoir donner en entier les trois discours suivants, parcequ'ils sont inconnus, & qu'ils le seroient peut-être encore long-temps, si nous ne saisissions cette occasion de les publier. La morale qu'ils respirent leur assigne la place que nous leur accordons, & ils reçoivent un nouveau prix de la dignité de leur auteur. Nous les avons fidèlement traduits d'après la version russe faite par M. Léontief sur le texte manjour.

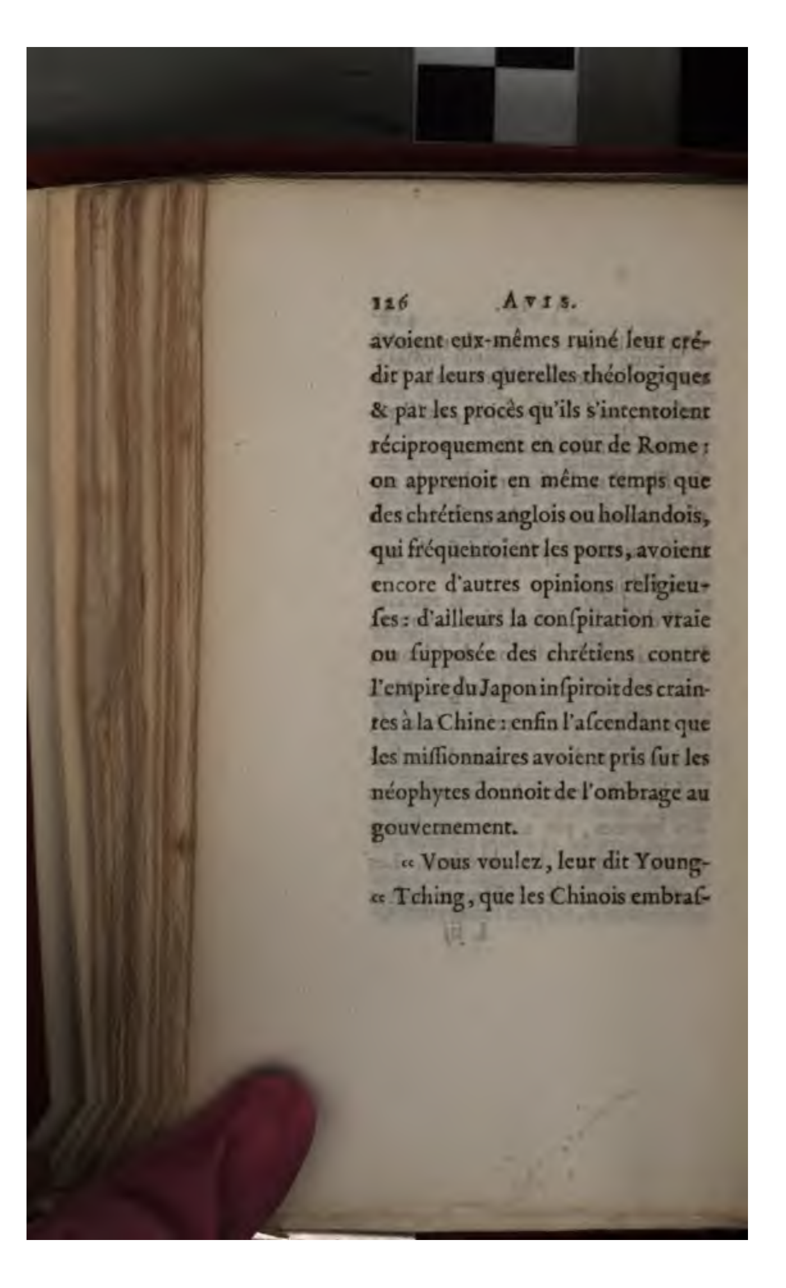
L'empereur Young-Tching, ou plutôt Youdjen, suivant la pronon-

ciation manjoure, eſt l'auteur de ces ouvrages. Il étoit fils de cet empereur Kang-Hi, célebre, même en Europe, par ſes talents & ſa ſageſse. Il fut le cinquieme ſouverain de la dynaſtie des Tſing : c'eſt celle des Manjours ou Mantchoux, qui occupe le trône de la Chine depuis le milieu du dernier ſiecle.

C'étoit un prince sage, vigilant, généreux ; il ſecouroit les pauvres, réprimoit l'ambition remuante des bonzes, encourageoit l'agriculture, & faiſoit obſerver les loix. Jamais les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de l'empire, n'avoient été

entretenus avec autant de magnificence, ni avec plus d'économie. Protecteur, ami de ses sujets, qu'il regardoit tous indistinctement comme ses fils, il ne laissa prendre à la nation dominante, dont il étoit le chef, aucune supériorité sur la nation subjuguée.

Il défendit, il faut bien l'avouer, l'exercice de la religion chrétienne, que son pere avoit protégée. Mais ce n'est pas que ce prince éclairé, qui toléroit dans ses états le mahométisme & toutes les superstitions des bonzes, eût conçu une haine aveugle contre les chrétiens. Les missionnaires des différents ordres

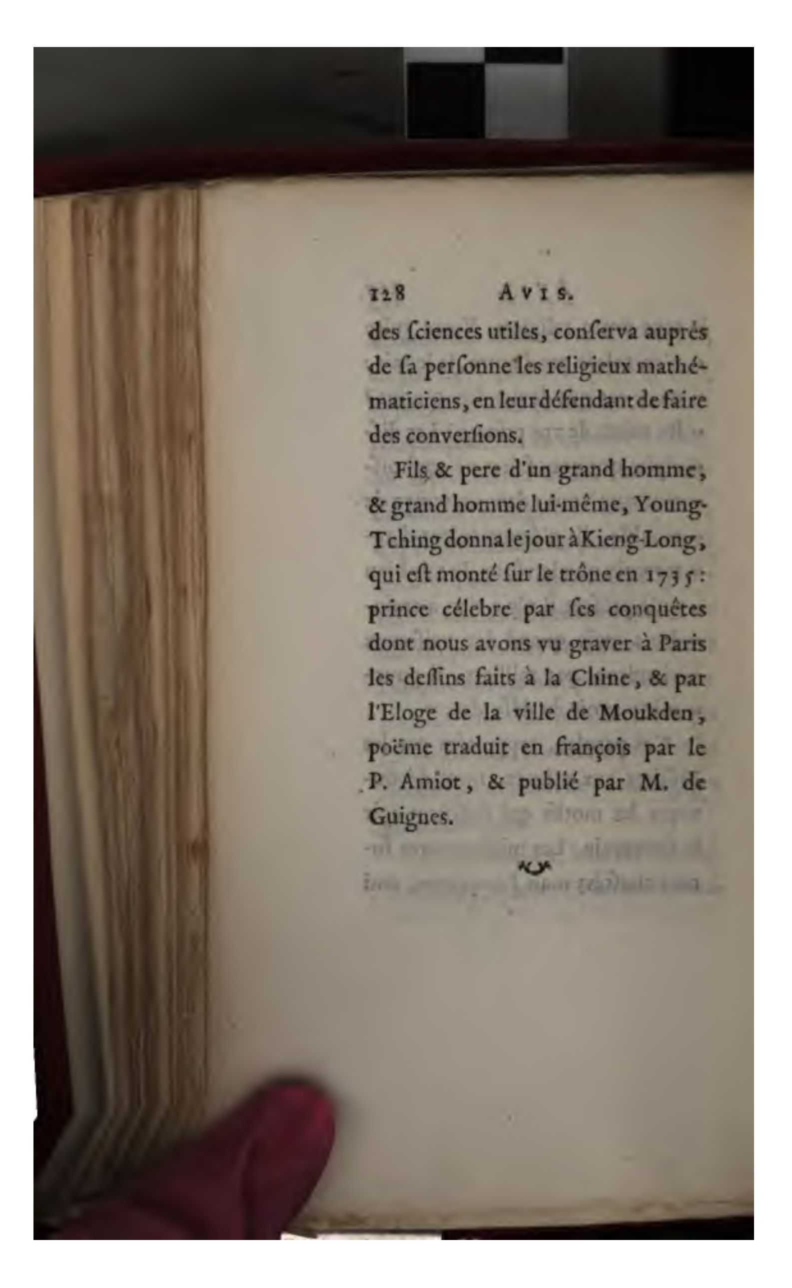


avoient eux-mêmes ruiné leur crédit par leurs querelles théologiques & par les procès qu'ils s'intentoient réciproquement en cour de Rome : on apprenoit en même temps que des chrétiens anglois ou hollandois, qui fréquentoient les ports, avoient encore d'autres opinions religieuses : d'ailleurs la conſpiration vraie ou ſupposée des chrétiens contre l'empire du Japon inſpiroit des craintes à la Chine : enfin l'aſcendant que les miſſionnaires avoient pris ſur les néophytes donnoit de l'ombrage au gouvernement.

« Vous voulez, leur dit Young-
« Tching, que les Chinois embraſ-

« sent votre religion. Votre culte « n'en tolere pas d'autre, je le sais : « en ce cas que deviendrons-nous ? « les sujets de vos princes ? Les dis- « ciples que vous faites ne connois- « sent que vous : dans un temps de « trouble, ils n'écouteroient d'au- « tre voix que la vôtre. Je sais bien « qu'à présent il n'y a rien à crain- « dre ; mais quand les vaisseaux « viendront par milliers, il pour- « roit y avoir du désordre. »

Ces paroles, rapportées par les Jésuites eux-mêmes, nous découvrent les motifs qui faisoient agir le souverain. Les missionnaires furent chassés ; mais l'empereur, ami



des ſciences utiles, conſerva auprès de ſa perſonne les religieux mathématiciens, en leur défendant de faire des converſions.

Fils & pere d'un grand homme, & grand homme lui-même, Young-Tching donna le jour à Kieng-Long, qui eſt monté ſur le trône en 1735 : prince célebre par ſes conquêtes dont nous avons vu graver à Paris les deſſins faits à la Chine, & par l'Eloge de la ville de Moukden, poëme traduit en françois par le P. Amiot, & publié par M. de Guignes.

DISCOURS
DE L'EMPEREUR YOUNG-TCHING
AUX GRANDS DE RACE MANJOURE,

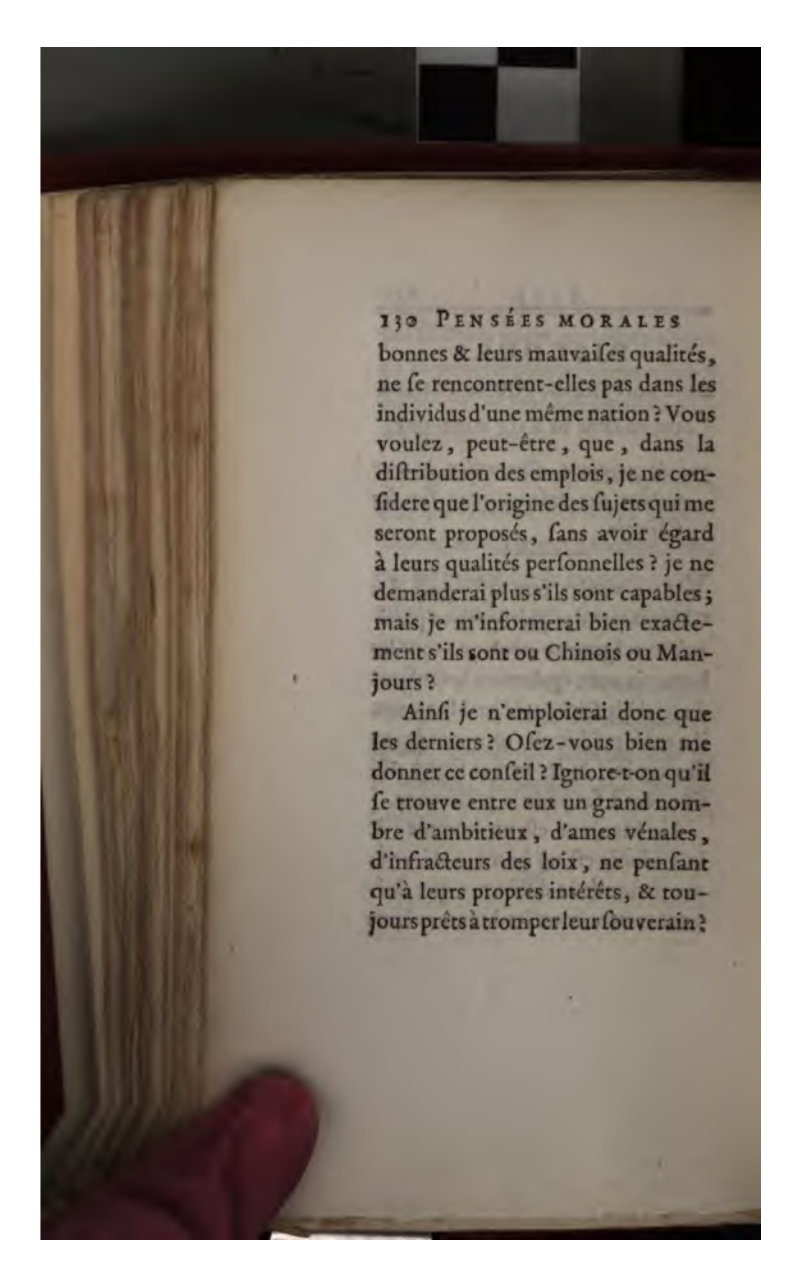
qui le prioient d'accorder à leur nation des prérogatives ſur les Chinois.

VOUS voulez être diſtingués des Chinois par des prérogatives particulieres. Ignorez-vous que tous les hommes sont également les enfants du Ciel ? le Ciel a créé les Manjours, il a créé les Chinois : tous sont égaux devant lui, & les vertus ſeules obtiennent à ſes yeux la préférence.

Le Manjour eſt un homme, & le Chinois eſt un homme. Si vous me parlez de la différence que doivent mettre entre les hommes leurs

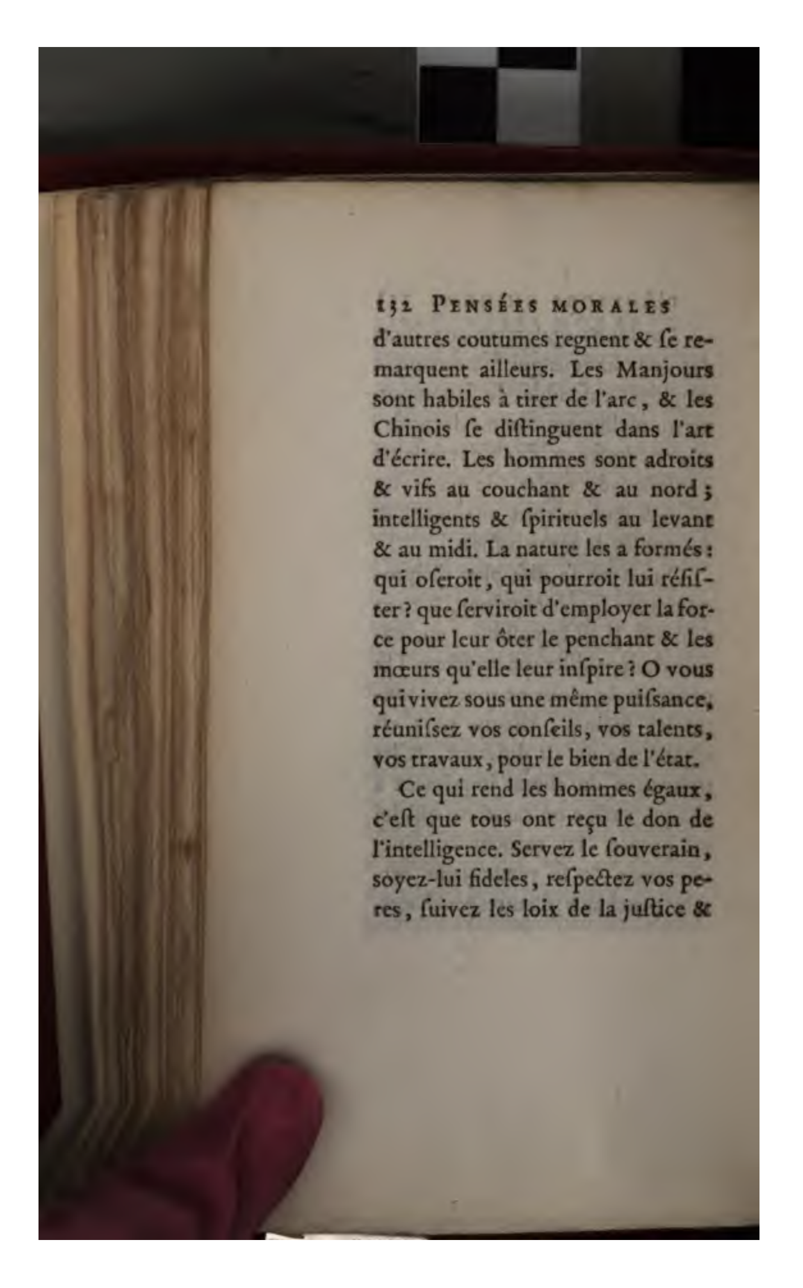
bonnes & leurs mauvaiſes qualités, ne ſe rencontrent-elles pas dans les individus d'une même nation ? Vous voulez, peut-être, que, dans la diſtribution des emplois, je ne conſidere que l'origine des ſujets qui me seront proposés, ſans avoir égard à leurs qualités perſonnelles ? je ne demanderai plus s'ils sont capables ; mais je m'informerai bien exactement s'ils sont ou Chinois ou Manjours ?

Ainſi je n'emploierai donc que les derniers ? Oſez-vous bien me donner ce conſeil ? Ignore-t-on qu'il ſe trouve entre eux un grand nombre d'ambitieux, d'ames vénales, d'infracteurs des loix, ne penſant qu'à leurs propres intérêts, & toujours prêts à tromper leur ſouverain ?



J'ordonne également aux ſujets des deux nations qui ſe trouveront employés enſemble, de ſe comporter mutuellement comme des amis, comme des freres, de s'aider de leurs conſeils, de régler, de juger les affaires d'un accord unanime, & dépouillés de toute paſſion.

Qu'on ne ſe diſe plus réciproquement : Je suis Manjour, & tu es Chinois. Il eſt impoſſible à une nation de dépouiller ſon caractere. Les poſitions du globe ne sont pas toutes les mêmes ; chaque pays eſt vivifié par un air différent, & les influences du climat impriment à chaque nation un caractere qui lui eſt propre. Ici regnent certaines coutumes & ſe remarquent certains penchants : d'autres penchants,



d'autres coutumes regnent & ſe remarquent ailleurs. Les Manjours sont habiles à tirer de l'arc, & les Chinois ſe diſtinguent dans l'art d'écrire. Les hommes sont adroits & vifs au couchant & au nord; intelligents & ſpirituels au levant & au midi. La nature les a formés: qui oſeroit, qui pourroit lui réſiſter? que ſerviroit d'employer la force pour leur ôter le penchant & les mœurs qu'elle leur inſpire? O vous qui vivez sous une même puiſsance, réuniſsez vos conſeils, vos talents, vos travaux, pour le bien de l'état.

Ce qui rend les hommes égaux, c'eſt que tous ont reçu le don de l'intelligence. Servez le ſouverain, soyez-lui fideles, reſpectez vos peres, ſuivez les loix de la juſtice &



de la vérité : voilà ce que la nature preſcrit à tous les hommes. S'ils écoutent ſa voix, ils ne demanderont pas, avant de ſe choiſir un ami, quelle eſt ſon origine, & de quel pays étoit ſon pere ; ils ne loueront pas leurs propres uſages pour blâmer ceux des autres ; ils ne croiront pas que les mœurs de leur nation ſont dignes ſeules de leur eſtime, & toutes les autres de leur mépris.

J'oſe ici me rendre à moi-même un juſte témoignage : en montant ſur le trône, je me ſuis dit que le monde entier n'eſt qu'une maiſon ; que tous ſes habitants ne ſont qu'une même famille, & que je devois recevoir les ſervices de tous mes ſujets, ſans m'informer de leur origine. Qu'ils ſoient zélés & fideles,

qu'ils ſoient capables de concourir à l'avantage commun, à la proſpérité générale ; il ſuffit : que m'importe le reſte ? Non, je n'admettrai jamais une diſtinction odieuſe entre le Chinois & l'homme de ma nation. Tout ſujet vertueux mérite ma confiance ; & je rejetterois le mal-honnête homme qui seroit de mon ſang.

Vivez unis, aimez-vous les uns les autres, accordez-moi vos ſecours avec zele, comme les pieds & les mains donnent leur ſecours à l'homme. Alors la maiſon commune portera ſur des fondements inébranlables ; alors rien n'aura le pouvoir d'en altérer la paix.



DISCOURS
DU MÊME EMPEREUR
SUR LES SACRIFICES.

Vous ſavez qu'aujourd'hui le ſoleil ramene l'hiver. Je viens de célébrer le retour de cette ſaiſon par un ſacrifice dans le temple du Ciel, & vous voyez combien ce jour eſt brillant & pur.

Ecoutez les hommes aveugles & légers : Puiſque, diſent-ils, les décrets du Ciel ſont incompréhenſibles, pouvons-nous ſavoir s'il reçoit favorablement nos prieres ? Mortels ignorants & préſomptueux! quand le Ciel ne reçoit pas vos vœux, reconnoiſsez vous-mêmes que ces vœux ne ſont point partis d'un cœur



ſincere, & que la colere céleſte vous a juſtement punis. (1)

Des inſenſés diſent que le Ciel n'eſt qu'un air pur & vuide, bien éloigné des hommes; qu'il n'eſt pas vraiſemblable que nos prieres s'élevent juſqu'à lui, ni qu'il puiſse remplir nos vœux. Mais pourquoi les prieres des hommes vains & ſtupides ne sont-elle pas exaucées? c'eſt qu'elles sont toujours dictées par leurs paſſions; c'eſt qu'ils demandent au Ciel de ſatisfaire leurs caprices; c'eſt qu'ils ne penſent pas que, par leurs prieres injuſtes, ils

(1) Ce morceau détruit le ſentiment de ceux qui croient que les lettrés chinois ne réverent que le Ciel matériel : on voit ici que le Ciel admet ou rejette les vœux ſuivant les mérites de ceux qui l'implorent.



peuvent irriter les puiſſances céleſtes.

Le jugement du Ciel eſt juſte : il ne protege que les hommes honnêtes, & ne laiſse aucune bonne action ſans récompenſe : toujours la peine pourſuit le crime. Le Ciel eſt toujours préſent, toujours près de nous, toujours devant nos yeux, toujours devant nos pensées. Élevons-nous vers lui nos regards ? il eſt là. Lui adreſsons-nous nos pensées ? il eſt là.

Il n'a point d'égard aux perſonnes ; il ne conſulte ni les rangs ni

---

Il eſt vrai que la Chine ne manque point d'athées qui prétendent que le Ciel n'eſt qu'un air pur & vuide. Mais Young-Tching les traite d'inſensés, & les réfute avec indignation.



la naiſſance; il peſe dans la même balance les actions des rois & celles des mercénaires. Chacun reçoit ſuivant ſes œuvres. As-tu ſemé du riz? tu recueilleras du riz. As-tu ſemé du millet? tu recueilleras du millet.

Toi-même es maître de ton sort: toi-même peux choiſir le bien & le mal. Sonde ton cœur, ſcrute ta conſcience: eſt-ce la juſtice, eſt-ce la paſſion qui te conduit? Si tu fais du mal à quelqu'un, mais avec juſtice; ſi tu le prives juſtement, même de la vie: tu dois eſpérer le bonheur, puiſque tu obſerves la juſtice & les loix. Fais-tu du bien par paſſion? eſt-ce par paſſion que tu as ſauvé la vie à ton concitoyen? tu ne dois attendre aucune récompenſe, tu dois même craindre la vengeance du



Les paſſions humaines ont un empire bien plus étendu qu'on ne penſe : elles ne sont pas toujours unies à l'injuſtice, à l'hypocriſie, à la cupidité, à l'avarice, à l'envie; c'eſt par elles ſouvent qu'on cherche la gloire & l'honneur, qu'on obtient des éloges, qu'on acquiert de la conſidération, qu'on parvient aux dignités, qu'on seconde les vues du ſouverain, qu'on travaille à recommander ſon nom aux ſiecles à venir.

Conſervez toujours la vérité dans votre cœur, donnez-lui pour garde la prudence; rejettez la paſſion; obſervez la juſtice: c'eſt ainſi que vous plairez au Ciel; c'eſt ainſi qu'il n'entrera dans votre ame aucune pensée contraire à l'équité. Le Ciel vous





protégera d'une maniere invisible, & vous conservera le bonheur. (1)

Il me reste un reproche à vous faire. Si je vous accorde quelque récompense, si je paie vos services de quelque gratification, c'est à moi seul que vous rendez grace. Ne savez-vous pas que je ne vous donne rien qui m'appartienne ? c'est la sueur ensanglantée du peuple, c'est

---

(1) On voit par ce discours que les Chinois n'attendent que des récompenses temporelles pour prix de leur piété. Les Indiens, les Egyptiens, trouvoient dans les transmigrations des ames la peine du crime, &, dans leur réunion à l'Être suprême, la récompense de la vertu. Mais les lettrés chinois, qui ont toujours négligé les idées métaphysiques, ne paroissent pas s'être élevés jusqu'au dogme d'une vie future.

la moëlle du malheureux cultivateur que je vous diſtribue.

On implore le ſouverain, on ſollicite les grands, on ne penſe qu'à obtenir des graces; mais on néglige d'aider le peuple, d'éclairer le cultivateur, de lui procurer l'abondance: & l'on ſe croit innocent! & l'on dort d'un ſommeil paiſible! & l'on n'éprouve pas de remords!

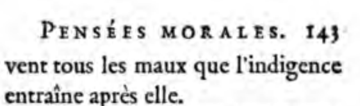
Notre devoir eſt renfermé dans un ſeul point : c'eſt de nous rendre utiles à la patrie, & de ſuivre les loix de la juſtice.



INSTRUCTION
DU MÊME EMPEREUR A SES GÉNÉRAUX.

LE bonheur des hommes eſt fondé ſur la tempérance & la modération. La diſſipation & le luxe cauſent leur ruine, & les expoſent aux rigueurs du froid, au ſupplice de la faim, à toutes les horreurs de la miſere.

J'en ai moi-même la preuve dans mes Manjours. Quand leurs mœurs étoient auſteres, quand ils pratiquoient la continence, ils vivoient heureux, & chacun d'eux pouvoit faire à ſes frais toutes les campagnes. A préſent qu'ils menent une vie molle & voluptueuſe, ils éprou-



vent tous les maux que l'indigence entraîne après elle.

Vous ſavez avec quelle vigilance j'ai pris soin des jours & du bonheur de mes guerriers : vous ſavez combien de loix j'ai promulguées pour régler leurs mœurs. Soins inutiles! rien ne peut les arracher au luxe & à la diſſipation.

Je les vois preſque tous aujourd'hui vendre leurs maiſons & tout ce qu'ils poſsedent, pour ſe livrer à des excès de table. La dépenſe d'un ſeul repas pourroit les faire vivre pluſieurs jours, & leur coûte la paie d'un mois entier. Ils ſe dégoûtent de ce qui faiſoit autrefois leur nourriture ; ils ne comptent ni leur revenu ni leur dépenſe ; & auſſitôt qu'ils ont reçu leur ſolde, elle



s'échappe de leurs mains. A peine le riz de munition leur eſt-il diſtribué, qu'ils le portent au marché & ſe hâtent de le donner pour ce qu'on veut bien leur en offrir.

Mais quand, après avoir tout diſſipé, ils ſe trouveront ſans reſſource, de quoi vivront-ils ? ils n'auront pas même de riz. Il faudra s'habiller : mais avec quoi ? Alors commenceront les murmures : mais ils ne ſauront pas même encore ſe repentir de leur diſſipation, & lui attribuer leur miſere.

Je regarde l'incontinence comme un effet de l'habitude : mais on ne peut plus la perdre quand on l'a contractée, à moins de ſe bien perſuader qu'elle ne produit aucun bien véritable. En effet le plaiſir que pro-



curent les mets ne dure que le temps qu'on les goûte.

Mais quand celui qui s'eſt fait une habitude de la bonne chere eſt obligé d'y renoncer, quand il ne voit ſur ſa table que du riz cuit à l'eau, il n'y touche qu'avec dégoût, il ſemble qu'il ne puiſſe avaler; & la triſteſſe de ſon front témoigne bien qu'il ſe croit malheureux. Il ne penſe pas qu'il faut rendre grace au Ciel pour une ſeule aſſiette de riz, s'en nourrir avec joie & reconnoiſſance, & que le Ciel ne manquera pas de punir, par la perte du bonheur (1), un dégoût accompagné de tant d'ingratitude.

(1) Nouvelle preuve qu'un bonheur temporel eſt la récompenſe que les Chinois at-

Je ne ſaurois trop vous exhorter, ô guerriers, à rejetter tout ce qui tient au luxe & à la diſſipation. Si vous écoutez, ſi vous ſuivez mes conſeils, vous serez un jour reconnoiſsants de mon zele & de mes soins pour vous; & je vous proteſte en ce moment que vous me trouverez diſposé à vous accorder des gratifications qui vous procureront l'aiſance & le bonheur.

O vous, princes & grands, que vôtre retenue ſerve d'exemple aux guerriers qui vous obéiſsent. Quand ils verront leurs chefs embraſser des mœurs plus auſteres, ils ſe corrigeront d'eux-mêmes, & ne montreront

---

tendent du Ciel ; & que la perte du bonheur est la punition qu'ils redoutent

bientôt que de l'horreur pour cette vie molle & déſordonnée qui fait aujourd'hui leurs délices.

Je ne puis regarder mes Manjours avec indifférence. Eh! ne serois-je pas coupable, ſi je négligeois d'éclairer des hommes qui sont avec moi les mêmes os & la même chair? Comment, hélas! garderois-je le ſilence, en voyant l'état déplorable dans lequel eux-mêmes ſe sont plongés?

Les diſſipateurs & les hommes perdus condamnent mes loix les plus juſtes : ils font répéter aux échos que je suis un ſouverain trop dur.

C'eſt donc une dureté de ma part d'avoir défendu l'ivrognerie, vice mépriſable, qui pervertit la nature de l'homme, qui corrompt toutes





ſes belles qualités, qui produit les querelles & les haines, qui entraîne après lui le malheur & la ruine ?

Eſt-ce dureté d'avoir interdit à mes guerriers le jeu, qui dépouille les hommes de leur fortune & même de leur ſubſiſtance, qui les réduit à la miſere, qui eſt défendu par les loix, & qui, même ſans elles, ne manque jamais d'être puni ?

Eſt-ce dureté de leur avoir défendu les ſpectacles & ces tripots publics où les diſſipateurs ſe raſſemblent en foule, & achetent un plaiſir bien court, plus que ne peut leur rapporter la ſolde d'un mois entier ?

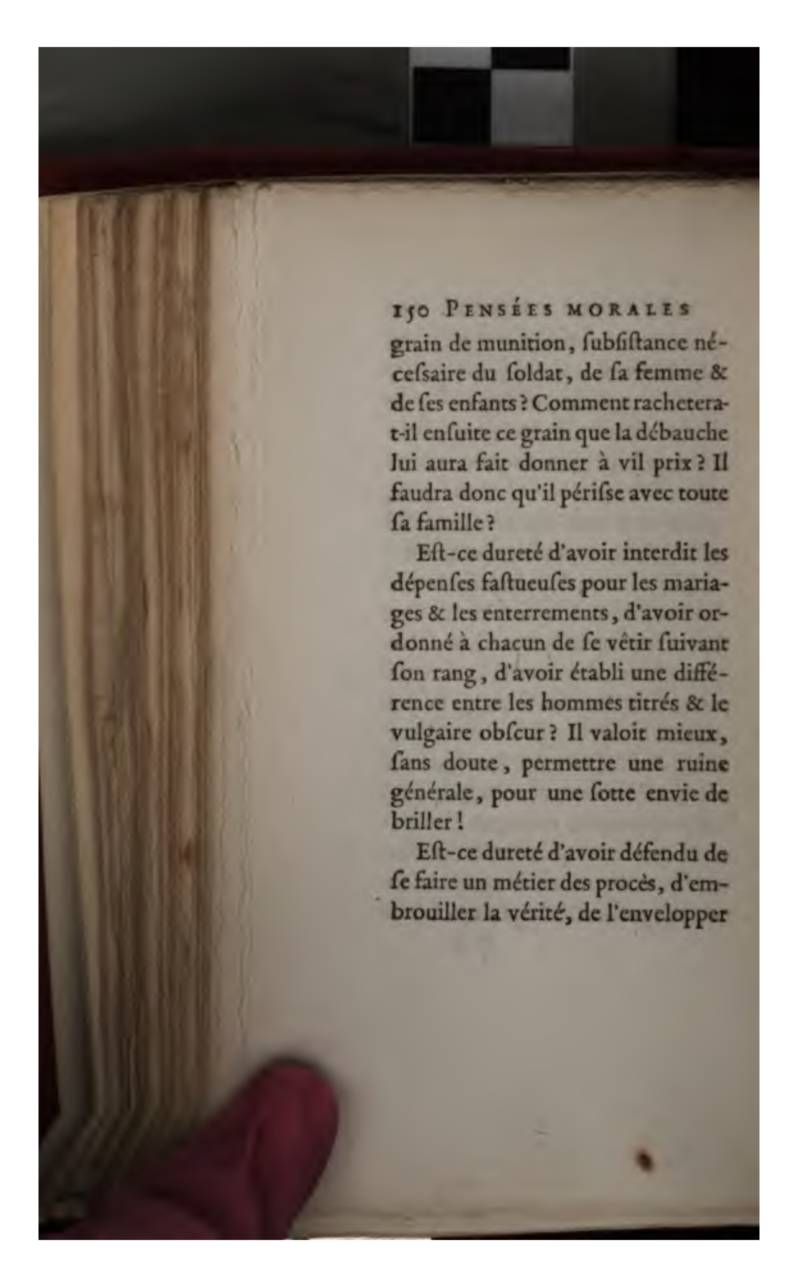
Eſt-ce dureté de leur avoir interdit les combats de coqs & de cailles; plaiſir qui diſtrait l'homme de toutes

pensées utiles, lui fait négliger ses affaires les plus importantes & jusqu'à ses devoirs, éteint en lui le desir de s'instruire, & le rend enfin l'esclave humble & soumis d'un vil animal ?

Est-ce dureté d'avoir empêché les violences & les fripponneries ?

Est-ce dureté d'avoir défendu aux soldats de faire le service les uns pour les autres ? Convient-il au guerrier de ne pas remplir son devoir, & de sacrifier sa paie à la paresse ? Et, s'il s'agit de combattre, celui qui s'est engagé de risquer sa vie pour son camarade montrera-t-il beaucoup de courage ?

Est-ce dureté d'avoir défendu de vendre, & même d'engager d'avance, comme il se pratiquoit, le



grain de munition, ſubſiſtance néceſsaire du ſoldat, de ſa femme & de ſes enfants ? Comment rachetera-t-il enſuite ce grain que la débauche lui aura fait donner à vil prix ? Il faudra donc qu'il périſse avec toute ſa famille ?

Eſt-ce dureté d'avoir interdit les dépenſes faſtueuſes pour les mariages & les enterrements, d'avoir ordonné à chacun de ſe vêtir ſuivant ſon rang, d'avoir établi une différence entre les hommes titrés & le vulgaire obſcur ? Il valoit mieux, ſans doute, permettre une ruine générale, pour une ſotte envie de briller !

Eſt-ce dureté d'avoir défendu de ſe faire un métier des procès, d'embrouiller la vérité, de l'envelopper



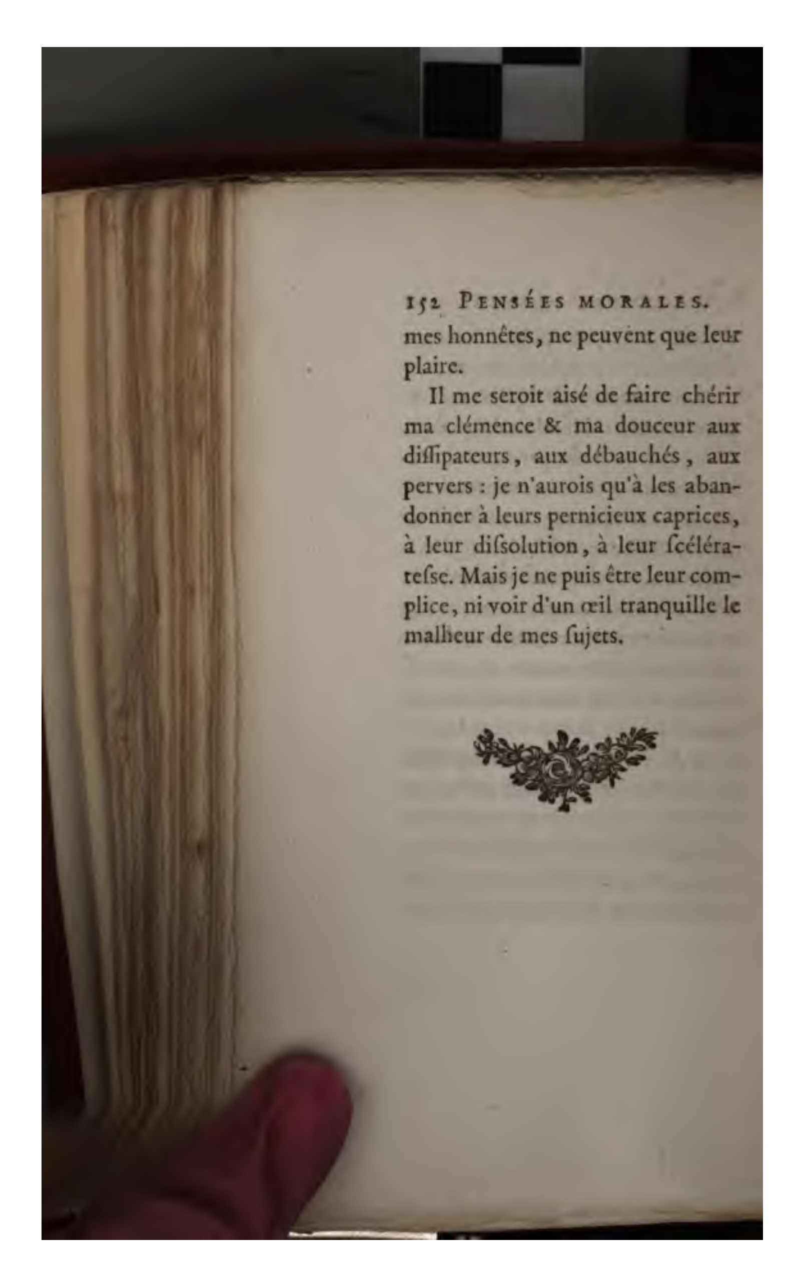
de mille ruſes, de rendre l'innocent criminel & le coupable innocent?

Voilà pourtant ce qu'on me reproche! Mais ai-je défendu quelque choſe que je dufse permettre? toutes ces interdictions ne tendent-elles pas à votre avantage? ne les ai-je pas faites pour votre bonheur? Vous ſentez tous qu'elles m'ont été dictées par le zele que votre intérêt m'inſpire : méritent-elles que vous me témoigniez votre reconnoiſsance, ou que vous m'accuſiez de dureté?

Mais il n'eſt que des hommes perdus de vices & de débauches qui oſent m'accuſer : ils ne me pardonnent pas de mettre obſtacle à leurs excès. Mes prétendues rigueurs, loin d'inſpirer de la crainte aux hom-

mes honnêtes, ne peuvent que leur plaire.

Il me seroit aisé de faire chérir ma clémence & ma douceur aux diſſipateurs, aux débauchés, aux pervers : je n'aurois qu'à les abandonner à leurs pernicieux caprices, à leur diſsolution, à leur ſcélérateſse. Mais je ne puis être leur complice, ni voir d'un œil tranquille le malheur de mes ſujets.



DISCOURS

DU MÊME EMPEREUR

CONTRE LA PASSION DU JEU. *

Ne forcez pas votre empereur, qui n'eſt en effet que votre pere, à n'être plus qu'un juge.

Je vous ai ſouvent répété que nous n'étions heureux que par la vertu : c'étoit aſsez vous faire entendre que nos vices détruiſent néceſsairement la bienfaiſance, la concorde & le bonheur. De tous les vices, je n'en sache aucun de plus nuiſible que la fureur du jeu.

(*) Ce morceau, traduit par le P. Amiot, a été communiqué en manuſcrit à M. Duſaulx, de l'académie des belles-lettres. Ce ſavant littérateur, qui a conſacré ſes ta-



Nous autres Manjours, bons, ſinceres & ſecourables, autrefois attachés à nos devoirs, uniquement occupés du soin de les remplir; nous qui donnions le ſuperflu, qui prenions ſur le néceſsaire pour aſſiſter les pauvres, nous étions bien différents de ce que nous ſommes : nous étions généreux; nos amuſements étoient honnêtes, & nos jeux innocents : tout eſt changé.

Moi qui vois tout, qui entends tout du fond de mon palais, & qui veille le plus ſouvent quand le crime ourdit ſa trame dans les ténebres;

---

lents à la vertu, a reſpecté les idées de ce diſcours, en les animant par un ſtyle plus mâle & plus énergique, & l'a inséré dans



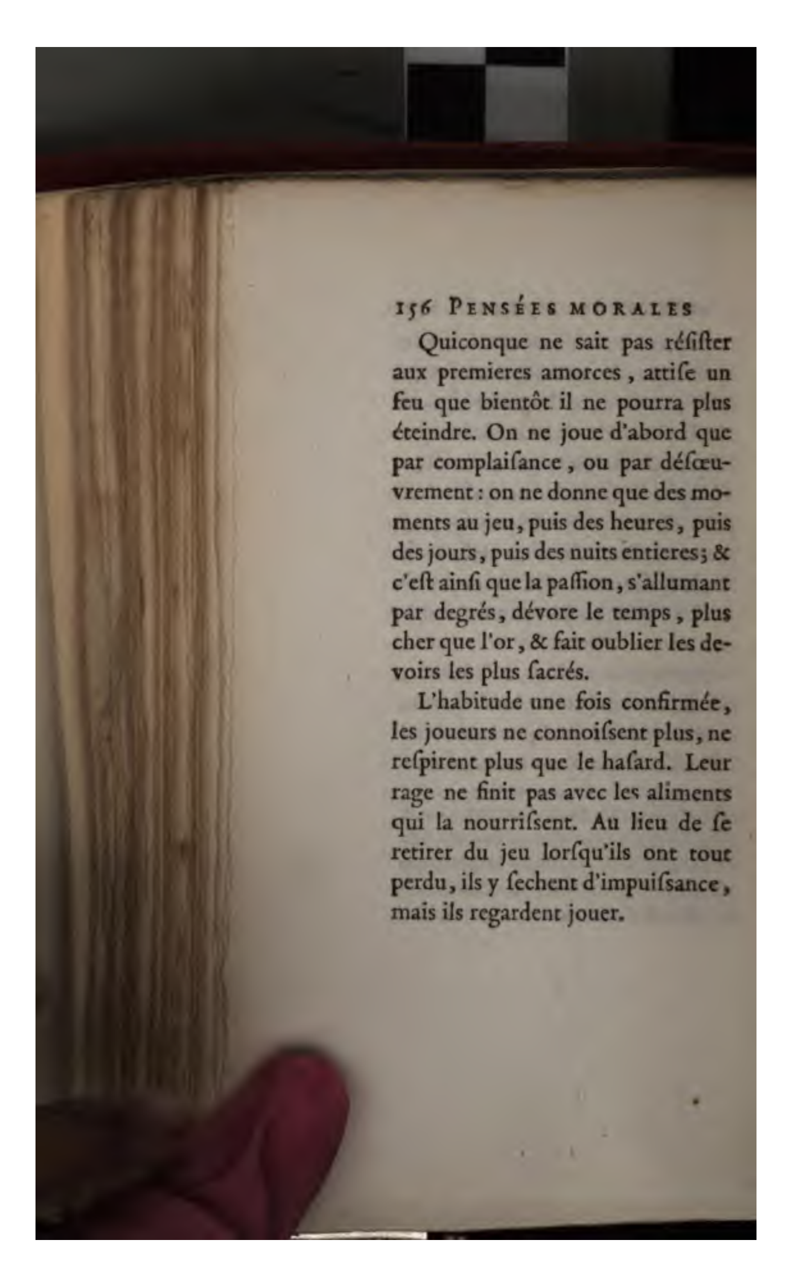
moi qui, vous le ſavez, déteſte le menſonge plus que je ne crains la mort, j'affirme qu'il n'eſt point de manie plus féconde en calamités publiques & ſecretes, que celle dont il s'agit. Oui, j'affirme qu'il n'eſt point d'hommes plus âpres que les joueurs, plus enclins au mal : ils ſe feroient horreur, s'ils ſe connoiſſoient mieux. Je les connois, écoutez donc.

Pourquoi le voleur, & le joueur, qui lui reſſemble à tant d'égards, continuent-ils preſque toujours? Hélas! c'eſt qu'ils ont commencé.

---

mémoires de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Nous avons cru devoir adopter ici ce petit ouvrage sous la forme que M. Duſaulx lui a donnée, & dans les termes dont il l'a revêtu.





Quiconque ne sait pas résister aux premieres amorces, attise un feu que bientôt il ne pourra plus éteindre. On ne joue d'abord que par complaisance, ou par désœuvrement : on ne donne que des moments au jeu, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entieres; & c'est ainsi que la passion, s'allumant par degrés, dévore le temps, plus cher que l'or, & fait oublier les devoirs les plus sacrés.

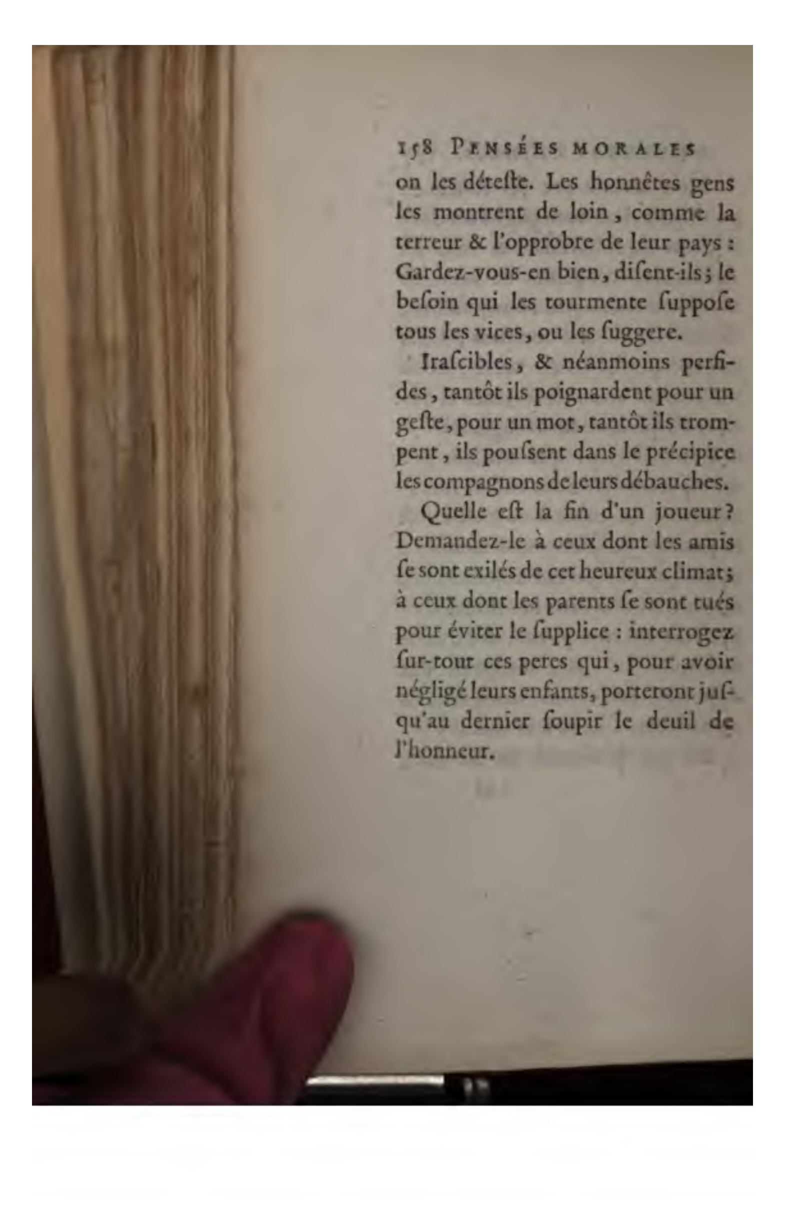
L'habitude une fois confirmée, les joueurs ne connoissent plus, ne respirent plus que le hasard. Leur rage ne finit pas avec les aliments qui la nourrissent. Au lieu de se retirer du jeu lorsqu'ils ont tout perdu, ils y sechent d'impuissance, mais ils regardent jouer.



L'un abandonne ses fonctions publiques ; l'autre néglige l'art dont il tiroit sa subsistance & celle de sa famille. Incapables de tout, ils ne rêvent qu'au jeu. Pour y suffire, ils vendent leurs maisons, leurs terres : puisqu'ils se tuent, ils se vendroient eux-mêmes ; tant le desir & l'espérance les aveuglent !

Les insensés ! que veulent-ils ? qu'esperent-ils ? nous ruiner impunément ? La ruine à ce métier est le partage du plus grand nombre : ceux qui prosperent aujourd'hui, demain seront dans la misere. Cependant ils triomphent, ils ne doutent plus de rien, lorsqu'ils ont dépouillé quelqu'un : attendez, ils seront dépouillés à leur tour.

Malgré le succès, on les fuit,


on les déteſte. Les honnêtes gens les montrent de loin, comme la terreur & l'opprobre de leur pays : Gardez-vous-en bien, diſent-ils; le beſoin qui les tourmente ſuppoſe tous les vices, ou les ſuggere.

Iraſcibles, & néanmoins perfides, tantôt ils poignardent pour un geſte, pour un mot, tantôt ils trompent, ils pouſsent dans le précipice les compagnons de leurs débauches.

Quelle eſt la fin d'un joueur? Demandez-le à ceux dont les amis ſe sont exilés de cet heureux climat; à ceux dont les parents ſe sont tués pour éviter le ſupplice : interrogez ſur-tout ces peres qui, pour avoir négligé leurs enfants, porteront juſqu'au dernier ſoupir le deuil de l'honneur.

Je défends le jeu. Si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la providence, qui n'admet rien de fortuit; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie : Eſpérez, mais travaillez; les plus actifs seront les mieux traités.

La nature, notre mere commune, n'a jamais abandonné ſes enfants : ne les a-t-elle pas nourris à l'inſu des raviſseurs de toute eſpece, puiſque les générations, plus ou moins floriſsantes, ſe sont toujours ſuccédé, & que la race humaine ſubſiſte encore?

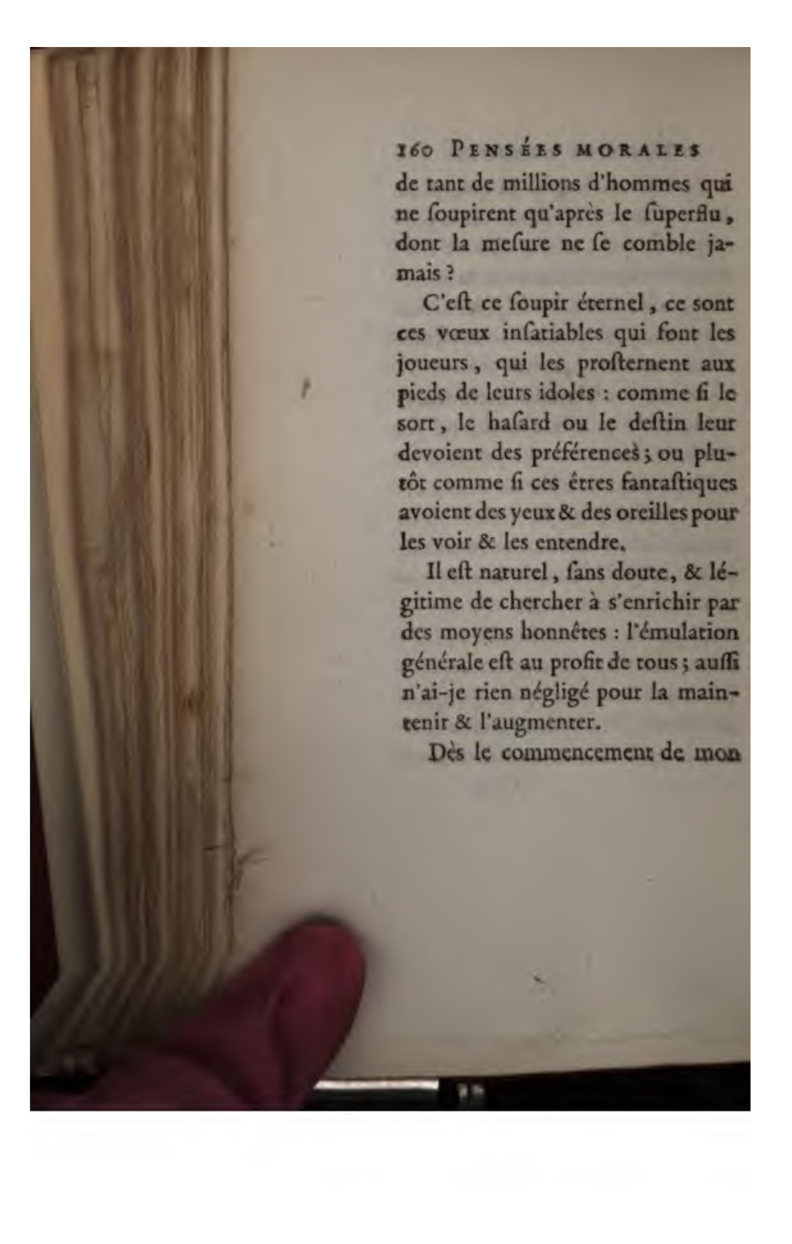
Si j'étois mieux ſecondé, le ſoleil ne verroit pas un pauvre dans l'étendue de mon empire. Que peut la volonté d'un ſeul contre les volontés ambitieuſes & diſcordantes

de tant de millions d'hommes qui ne ſoupirent qu'après le ſuperflu, dont la meſure ne ſe comble jamais ?

C'eſt ce ſoupir éternel, ce sont ces vœux inſatiables qui font les joueurs, qui les proſternent aux pieds de leurs idoles : comme ſi le sort, le haſard ou le deſtin leur devoient des préférences; ou plutôt comme ſi ces êtres fantaſtiques avoient des yeux & des oreilles pour les voir & les entendre.

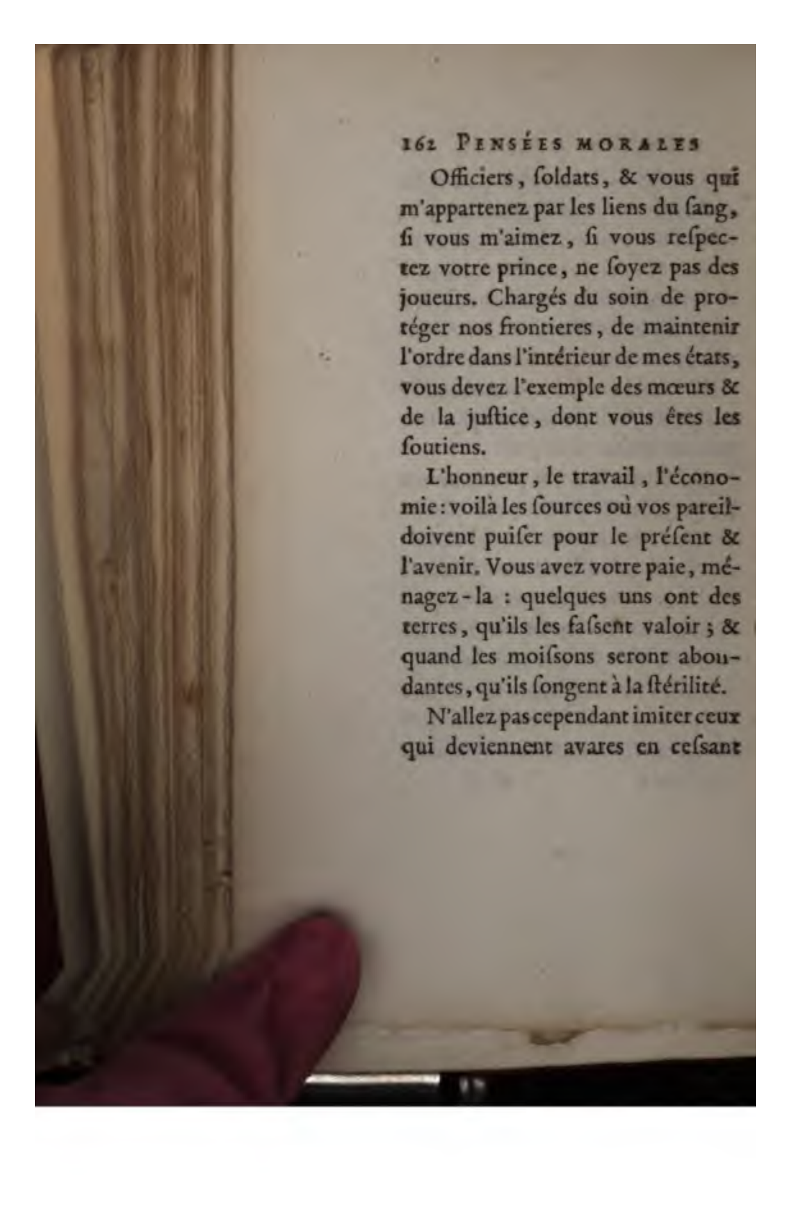
Il eſt naturel, ſans doute, & légitime de chercher à s'enrichir par des moyens honnêtes : l'émulation générale eſt au profit de tous ; auſſi n'ai-je rien négligé pour la maintenir & l'augmenter.

Dès le commencement de mon



regne, je fis ſentir, par des actes authentiques, que l'émulation & la liberté étoient les ſeuls moyens de bannir le luxe, la molleſse, les jeux de haſard; de remédier, autant qu'il eſt poſſible, à l'inégalité des richeſ-ſes. Je n'oubliai pas ſur-tout d'applanir le chemin de la fortune aux indigents, qui ne le sont plus que par leur faute.

J'ai fait ce que j'ai pu : quoi que j'euſse fait, je n'aurois pas triomphé des abus renaiſsants qu'entraînent tant de paſſions contraires; je n'aurois pas même garanti la prudence, des revers inopinés : mais celle-ci, bien différente de la fureur que je proſcris, fait que tôt ou tard la patience & la vertu ſurmontent le malheur, ou du moins le rendent vénérable.



Officiers, ſoldats, & vous qui m'appartenez par les liens du ſang, ſi vous m'aimez, ſi vous reſpectez votre prince, ne ſoyez pas des joueurs. Chargés du soin de protéger nos frontieres, de maintenir l'ordre dans l'intérieur de mes états, vous devez l'exemple des mœurs & de la juſtice, dont vous êtes les ſoutiens.

L'honneur, le travail, l'économie : voilà les ſources où vos pareils doivent puiſer pour le préſent & l'avenir. Vous avez votre paie, ménagez-la : quelques uns ont des terres, qu'ils les faſſent valoir ; & quand les moiſſons seront abondantes, qu'ils ſongent à la ſtérilité.

N'allez pas cependant imiter ceux qui deviennent avares en ceſſant

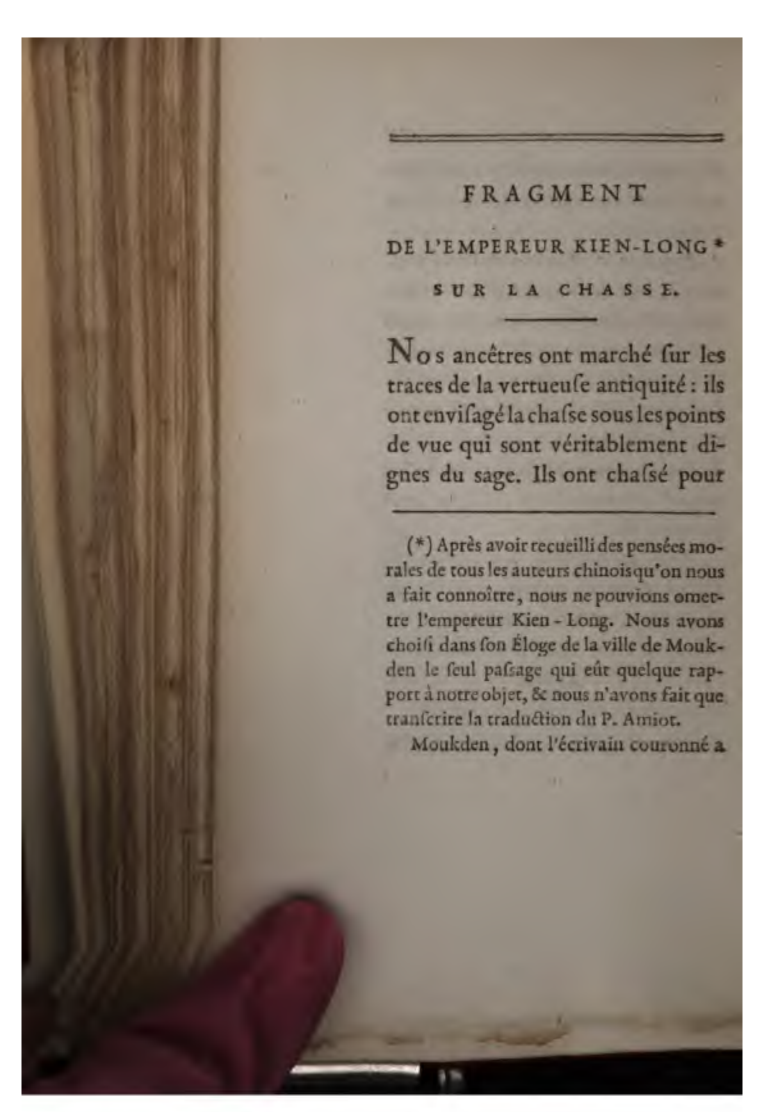
d'être prodigues : jouiſsez, mais faites jouir ; car vous pouvez devenir pauvres.

Je vous ai montré ce que c'eſt que la fureur du jeu : puiſsent mes préceptes étouffer dans vos cœurs cette paſſion qui conſterne le mien !

Vous m'avez entendu. Je le dis à regret, Manjours, il faut pourtant le déclarer : je punirai les infracteurs quels qu'ils ſoient ; je les punirai, vous dis-je, fût-ce mes propres fils.

Pour la derniere fois, il en eſt temps encore, que les joueurs ſe corrigent, mais ſans délai.





FRAGMENT

DE L'EMPEREUR KIEN-LONG *

SUR LA CHASSE.

Nos ancêtres ont marché ſur les traces de la vertueuſe antiquité : ils ont enviſagé la chaſſe sous les points de vue qui sont véritablement dignes du sage. Ils ont chaſſé pour

(*) Après avoir recueilli des pensées morales de tous les auteurs chinois qu'on nous a fait connoître, nous ne pouvions omettre l'empereur Kien-Long. Nous avons choiſi dans ſon Éloge de la ville de Moukden le ſeul paſſage qui eût quelque rapport à notre objet, & nous n'avons fait que tranſcrire la traduction du P. Amiot.

Moukden, dont l'écrivain couronné a

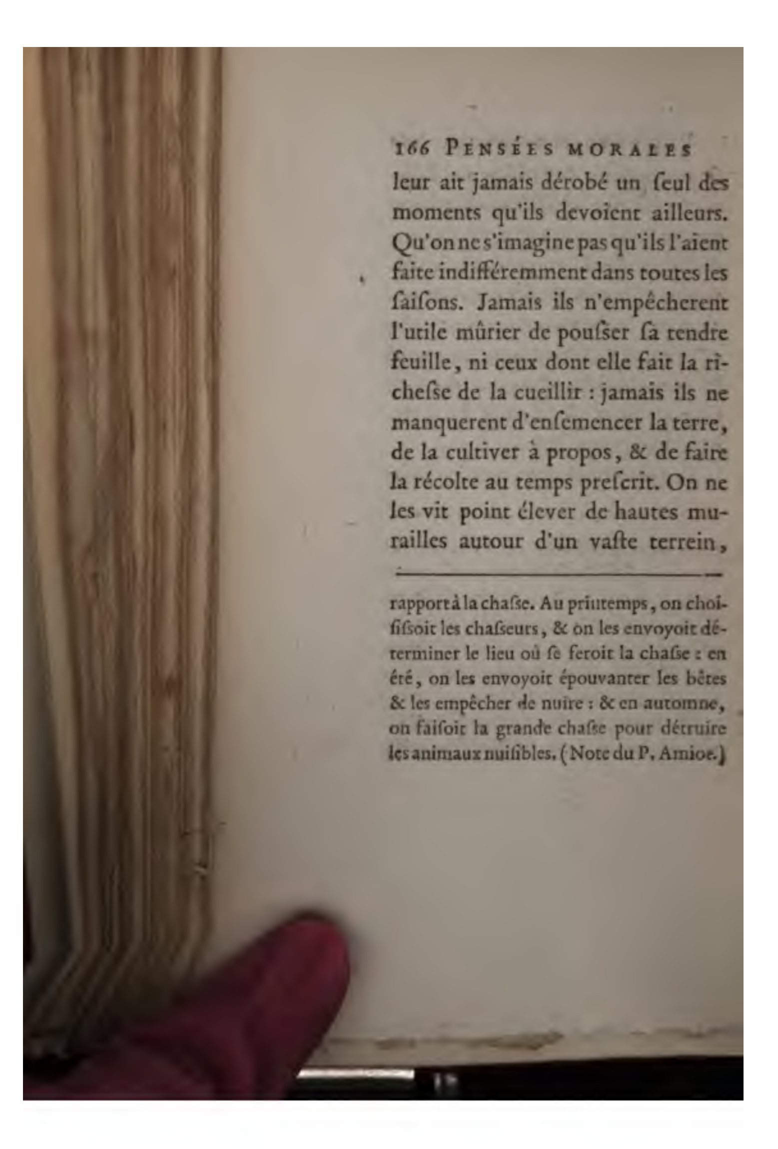
ſe procurer un divertiſsement honnête; ils ont chaſsé pour aſsurer aux poſseſseurs des champs les productions de la terre qu'ils cultivoient; ils ont chaſsé pour empêcher que les bêtes qui peuvent nuire à l'homme ne ſe multipliaſsent trop; ils ont chaſsé enfin pour pouvoir exercer leurs cérémonies & pratiquer leurs rites. (1)

Et qu'on ne croie pas que la chaſse

---

fait le ſujet de ſon poëme, eſt une ville des Manjours ſituée sous le 41e degré 50 minutes 30 secondes de latitude, & au 7e degré 11 minutes 50 secondes de longitude, à compter du méridien de Pékin. Elle eſt indiquée ſur quelques unes de nos cartes sous le nom de Chéniang.

(1) A chaque ſaiſon de l'année les Chinois avoient quelque cérémonie qui avoit



leur ait jamais dérobé un ſeul des moments qu'ils devoient ailleurs. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils l'aient faite indifféremment dans toutes les ſaiſons. Jamais ils n'empêcherent l'utile mûrier de pouſſer ſa tendre feuille, ni ceux dont elle fait la richeſſe de la cueillir : jamais ils ne manquerent d'enſemencer la terre, de la cultiver à propos, & de faire la récolte au temps preſcrit. On ne les vit point élever de hautes murailles autour d'un vaſte terrein,

rapport à la chaſſe. Au printemps, on choiſiſſoit les chaſſeurs, & on les envoyoit déterminer le lieu où ſe feroit la chaſſe : en été, on les envoyoit épouvanter les bêtes & les empêcher de nuire : & en automne, on faiſoit la grande chaſſe pour détruire les animaux nuiſibles. (Note du P. Amiot.)



l'agrandir enſuite, puis l'augmenter encore, pour en faire un parc immenſe, composé de ce qui ſervoit auparavant à la ſubſiſtance du peuple.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, LA TRADUCTION DES PENSÉES MORALES DES AUTEURS CHINOIS, par M. LEVESQUE. On ſaura gré au Traducteur d'avoir recueilli ces penſées, la plupart d'un ſens exquis, & de les préſenter avec autant de nobleſse que de préciſion.

A Paris, ce 19 Janvier 1782.

GUYOT.

